

Sébastien Junca

# *Les Oubliés*



La vie rêvée - Éloge du renoncement  
Poèmes de jeunesse



# LES OUBLIÉS

## DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'ARBRE D'OR :

- *Les Naufragés de Dieu*, 2008.
- *L'Envers du monde*, 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE :

- *De feu et de sang – Les charniers de lumière*, 2010.
- *Blessure d'étoile – La face cachée de l'évolution*, 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne*, 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers* (Préface de Gérard Mordillat), 2014.

En autoédition sur COOLLIBRI :

- *La Sensation du gouffre – Poèmes en prose et autres textes*, 2015.
- *Le Vouloir du Véridique – Carnets hygiéniques*, 2016.
- *Le Totem et l'atome – Introduction à la mécanique des dieux*, 2017.
- *Effondrement : une question de survie*, 2020.
- *Homo Perfectus – L'avenir de l'espèce*, 2024.
- *Le Temps des métamorphoses – Carnets hygiéniques II*, 2025.
- *Les Oubliés et autres textes*, 2026.

Tous ces titres sont disponibles en autoédition  
au format papier sur le site

[coollibri.com](http://coollibri.com)

Sébastien Junca

# LES OUBLIÉS

(Dessins de l'auteur)

*suivi de*

La Vie rêvée  
Éloge du renoncement  
&  
Poèmes de jeunesse

COOLLIBRI.COM

Couverture : *La part de l'ombre*, 1999.  
Acrylique sur carton entoilé.

Sébastien Junca © 2026  
Contact : [sebastienjunca@laposte.net](mailto:sebastienjunca@laposte.net)  
Page auteur sur [CoolLibri.com](http://CoolLibri.com)  
ISBN : 979-1-0435-2383-0

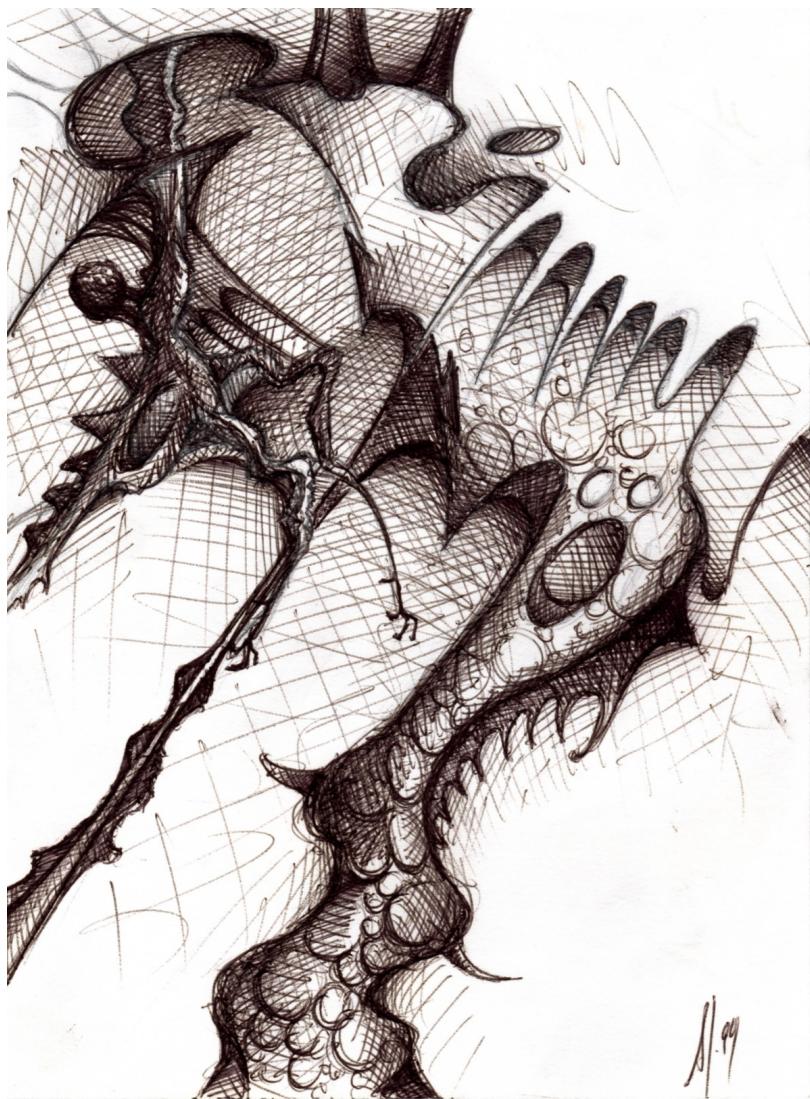
## SOMMAIRE

I Les Oubliés.....	9
Parcimonieusement.....	11
Mystérieuse hallucination.....	16
J'explore.....	19
Les villes embrumées.....	22
Chemin momentané.....	25
Éparpillement subtil.....	27
Certain de vouloir accentuer.....	30
Perdu dans les limbes éparpillés.....	34
Résurrection.....	37
Sacrifice.....	39
De la paix des tombeaux superflus.....	43
Les oubliés.....	48
Dans la nuit.....	52
II La Vie rêvée.....	55
Frère de sang.....	57
Cruci-fiction.....	58
Une charogne.....	60
Le bûcher.....	61
Chevaux sauvages.....	62
Si fatigué.....	63
Le fruit défendu.....	64
Et ma prière pleure.....	65
Je tombe !.....	66
L'essaim des anges.....	70
La vie rêvée.....	72
Les sardines.....	75

Un tombeau.....	77
Le piège à cons.....	79
Le manège.....	83
Ils s'en vont.....	86
Le grand voyage.....	88
<b>III Éloge du renoncement.....</b>	<b>91</b>
Éloge du renoncement.....	93
<b>IV Poèmes de jeunesse.....</b>	<b>117</b>
Ma blanche licorne.....	119
L'Affranchi.....	121
L'homo-barracuda.....	126
Lignes de vie.....	131
Le rêve du marin.....	133
Salomé.....	135
Messes noires.....	137
Le tatou de Loti.....	140
Enfin libre ce soir.....	142
F. M.....	145
Le goéland.....	149
Nuit africaine.....	151
Empreintes.....	153
Ivresse.....	155
Une saignée.....	159

I

# Les Oubliés



### ***Parcimonieusement***

Parcimonieusement, j'étale le vide étrange et délicieux  
Qui orne mes ultimes délires cosmiques et jubilatoires  
Dont je me pare comme d'une fantastique et éblouissante  
Cérémonie diaphane et introspective.  
Je glisse laborieusement vers les mondes étranges et envoûtants  
Que la raison met à ma disposition.

Je suis là.  
Debout au milieu de ces cohortes infernales.  
Les soldats en armes y sont comme de folles images  
Injectées du souffle émanant  
De ma conscience primitive et déliée  
Comme les larmes de sel et de sang  
Foudroyées au bord du précipice monstrueux  
Offert à l'inertie jubilatoire de mes sensations  
Redécouvertes au fil du rasoir.

Que ne suis-je ce magnifique guerrier aux lèvres de feu ?  
Pourfendant le monde horrible et merveilleux  
Qui s'étale à mes pieds  
Rivière d'or et d'argent.

Que ne suis-je ce divin guerrier aux armes de sulfure  
Et qui pourrait ainsi  
Par-delà les ultimes barrières vespérales  
Reconquérir les voûtes enchanteresses et super-lumineuses  
Des temps engloutis dans l'azur étouffé ?

Que ne suis-je cette irrémédiable douleur  
Effervescente et justicière  
Qui pourrait englober  
Les altitudes lascives et majestueuses  
Où se perchent les plus absurdes monstruosités  
Super-jubilatoires et déliquescentes  
De mon âme surabondante ?

Que ne suis-je tout cela ?  
Que ne suis-je l'amour ?

Que ne suis-je la mort ?  
Et le cri du vautour au-dessus du trésor ?

J'aspire à devenir enfin  
L'irrémédiable aboutissement de mon origine.  
J'aspire à devenir enfin l'abjection ultime et subtile  
De mes différents niveaux d'interconnexion  
Ultrasensible et ondulatoire  
Dans le champ circonstanciel et définitif.

Nul ne pourrait l'atteindre sans se lasser de passer  
Pour le plus indifféremment livide et putride individu  
Libidineux, scabreux, ontologique,  
Parapsychologique et antalgique.

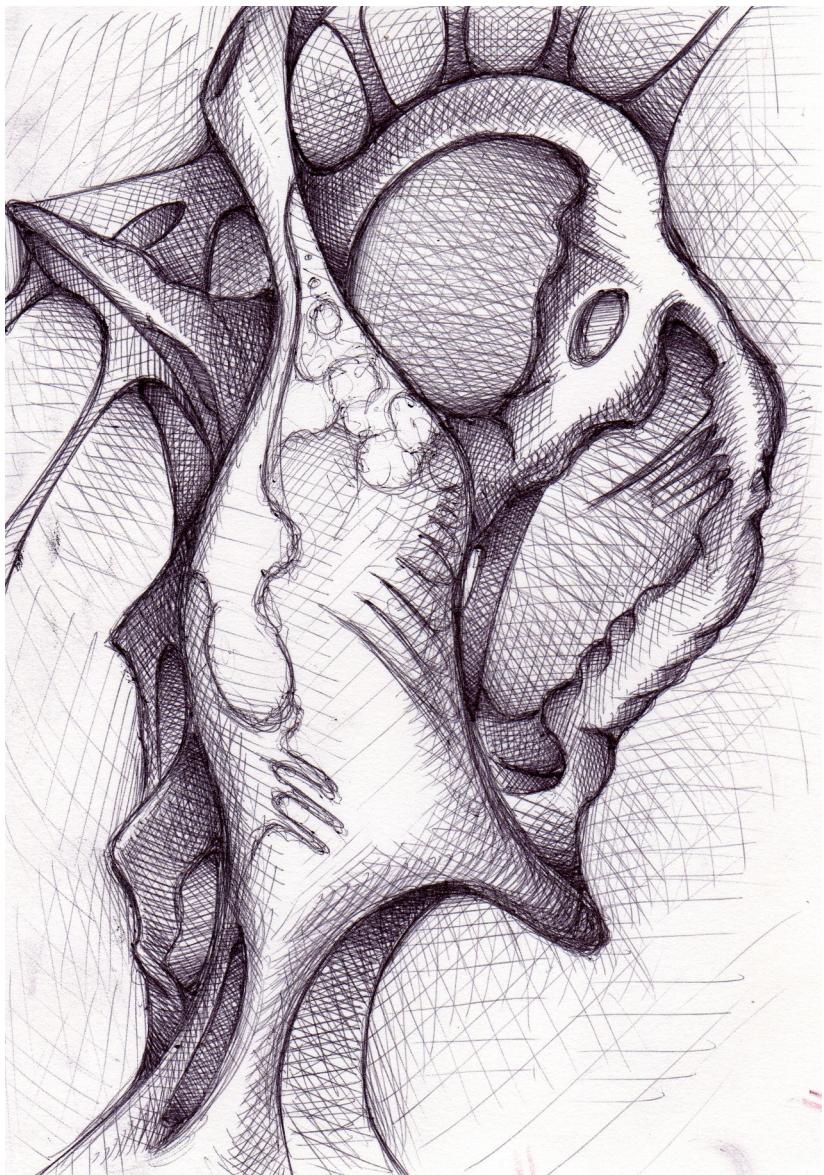
Comment renaître ?  
Comment sur-être ?  
Comment me faire à cette idée que je ne suis pas né  
Pour être plus que ce vilain amalgame de chair et de sang  
Sans amour et sans reproche.

Comment définir la relation qui existe  
Indépendamment de tous les phénomènes  
Extérieurs à moi et qui n'en demeure pas moins  
L'aboutissement supraconducteur  
À toutes les révélations diagonalement opposées ?

J'attends.

J'existe.

J'entends le vide qui m'invite à participer  
De la magnifique et transcendante expérience  
Suprême et démesurée qui s'offre à moi  
Comme une subtile et morbide aspiration légitime.



### ***Mystérieuse hallucination***

Mystérieuse hallucination de sperme

Haché de particules de vie

Grouillantes comme des mouches dérisoires

Spontanément enveloppées de soie jaune et odoriférante.

Volupté oisive et narcissique

Ornée de multitudes ensanglantées de rire et de phrases

De cercles concentriques et spacieux.

Violence des propos macérés dans l'argile et la sueur.

Sublimation des gaz de fleurs ornées de phacochères.

Décrépitude des accessoires de vent.

Désintégration des particularités omniprésentes

Dans la fécondité des masses insulaires et réminiscentes.

Dématérialisation des espoirs meurtris.

Transfiguration des appâts du bien et du mal.

Accélération rédhibitoire et malaxation

Des intervenants ostentatoires

Approximativement placés

Aux confins d'une éternité lasse et grasse

Comme l'ennui et l'œil du reptile

Affranchi de désespoir.



*J'explore*

J'explore le vaste continent hyper-halluciné  
Des hommes meurtris  
Dévorant le subtil assemblage mortifère  
Qui grince sous leurs pieds d'argile.

J'explose comme un œuf de sang frais.  
Le fruit de ma souffrance analgésique  
S'entrelace devant les colonnades alignées  
Comme des légumes au jardin des suppliciés.

Vive la rébellion jubilatoire et spontanée !  
Vive le sacrement des saints ornements  
Calamiteux et hypoallergéniques  
Qui violent les substances  
De mon désœuvrement moribond !

Vive les glaces !

Vive les cancrelats et les vagabonds de la soie !

Vive le sublime élan de force et de courage

Dont je me sens dépourvu à chaque instant !

Vive le vent et le retour momentané des supplices

Enfermés de coutures opaques et révulsives !

Enfin te voilà ! organe de larme et de mortification.

Que ne t'ai-je pas si souvent attendu ?

Que ne t'ai-je pas préparé le sceau du vainqueur

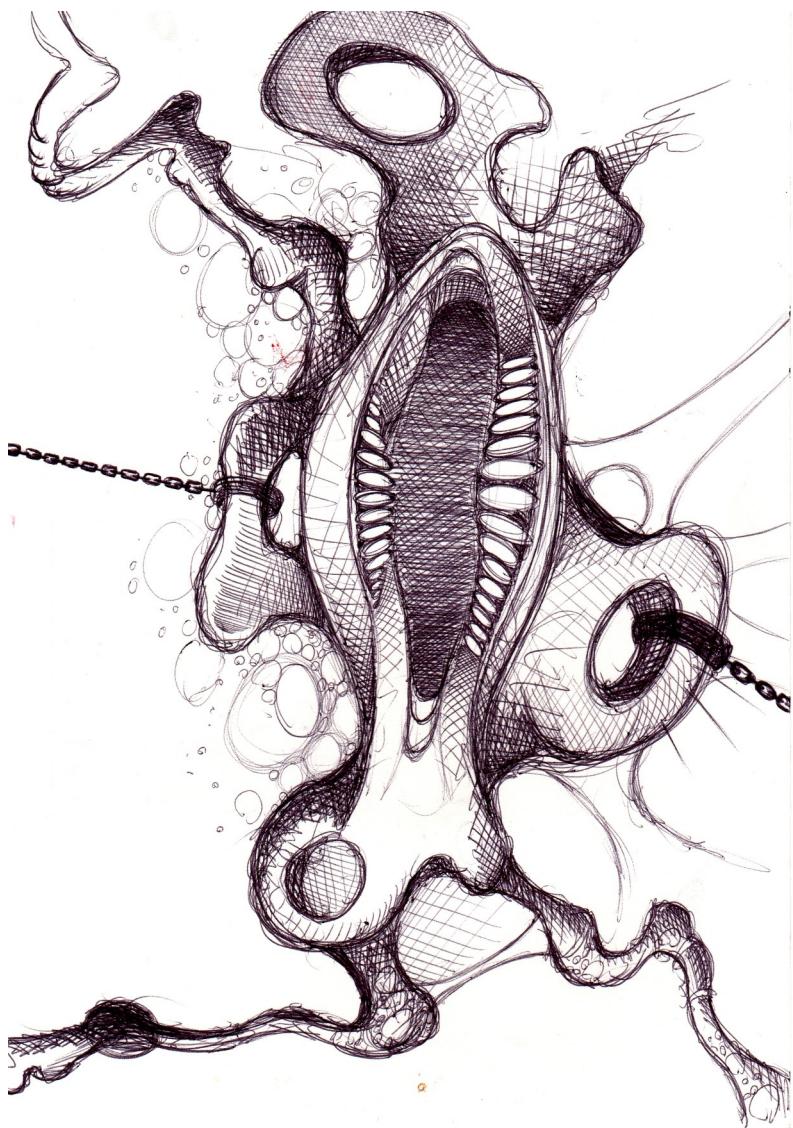
Et le chant du purgatoire olifantesque et miraculeux ?

Que sont les espaces vierges devenus

Au regard des tentations obsédantes et dérisoires

Du substitut d'un propre malade

De ses enfants de sang et de pierre folle ?



### *Les villes embrumées*

Les villes embrumées de vertes tendances  
Ne sont que des ombres de glace  
Dépourvues de reflets de pierre.

J'entends les grincements de chaînes  
Abreuvés d'espoir laborieux.

J'exècre les fumées grises  
Qui s'envolent comme des ombres de sang amer  
Parsemées de lumières éclatantes.

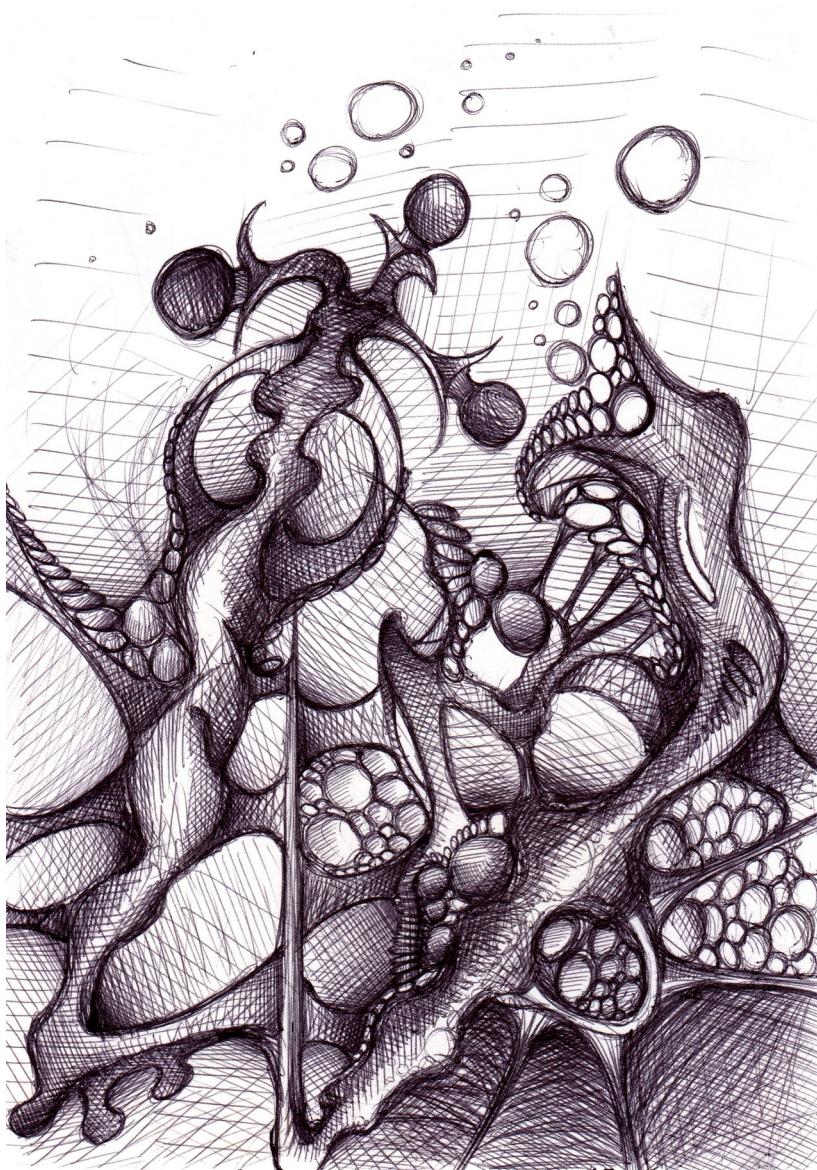
Le secours est de mise au tiroir de l'ennui  
Et mon âme se grise des espoirs franchis  
Au seuil du retour.  
Comment parvenir à l'acceptation du destin virtuel

Qui souffle dans mon cou comme une femme morte  
Depuis des siècles ?  
Je ne sais que faire de mon espérance  
De mes aspirations remarquables et glauques.



### ***Chemin momentané***

Chemin momentané et inhibiteur  
Concentré dans les affluences nerveuses et concentriques  
De mon endormissement endocrinien  
Pulvérisé au fil des filiations onctueuses et spiralées  
De l'espace transcendant.  
Je me libère des acrobaties.



## *Éparpillement subtil*

Éparpillement subtil et superfétatoire  
Des incidences carnassières et voluptueuses  
Au fil des pérégrinations outrancières et perforantes  
Comme le sang des êtres doués de la jouissance extrême et  
abjecte.

J'obtiens par diffusion et dispersion parcellaire  
Le jus onctueux et mouvementé des salaisons endocriniennes.

Ainsi, par le biais de diverses manipulations et modélisations  
des phénomènes  
Je transcrits invariablement le substrat structuré  
Des axiomes effervescents.

Le résultat ainsi obtenu se répète à l'infini.  
Jusqu'à parvenir à endormir le sujet de revérification

Enduite de plusieurs oranges verdâtres et acides  
Englobées dans l'immensité purulente  
Des mondes abstinentes et abstraits.



*Certain de vouloir accentuer...*

Certain de vouloir accentuer les manifestations ondulatoires  
Parfaitement concentrées dans les limbes obscurs  
De mon analgésique cerveau de papier  
J'entreprends la clarification de mes émotions  
Sous-cutanées et inhibitoires  
Comme le sang des obscures pâmoisons  
Circonstancielles et malfaisantes.

J'espère enfin accéder, un jour peut-être  
À cet océan obscur et épais qui stagne en moi  
Sous les épaisse couches aqueuses et odoriférantes  
De subtiles liaisons électromagnétiques et superfétatoires.

Où sont les nouveaux mondes ?  
Où sont les myriades de cavaliers en armes  
Qui n'attendent que mon commandement

Pour déferler et envahir  
Les sphères hypocrites de l’humanité  
En marche vers son inéluctable destruction ?

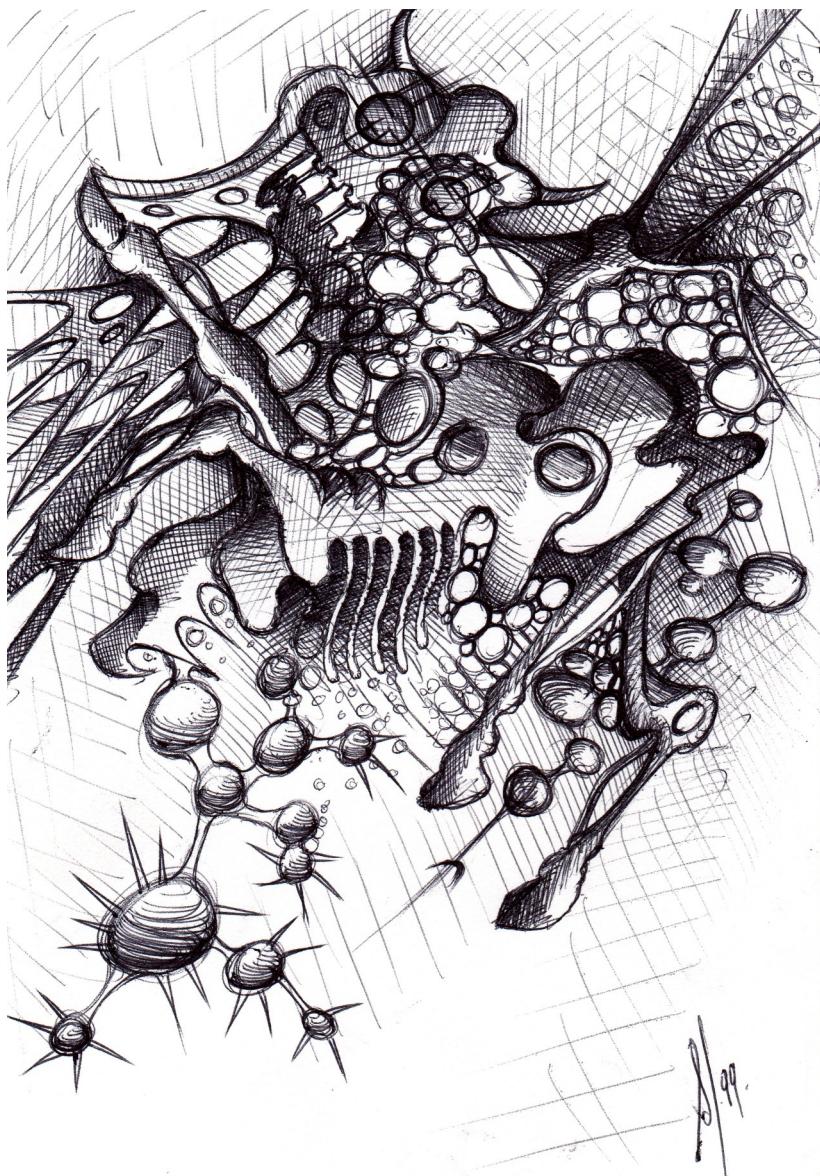
Les circonvolutions aqueuses de mon esprit compressé  
Entre l’être et le non-être  
Ne peuvent en rien influer  
Sur les décisions que je pourrais être amené à prendre  
Dans un proche avenir de douleurs  
Et de grands bouleversements.

Qui sont-ils, ces grands sphinx d’or et de lumière  
Qui se dressent tout le long de ce chemin  
De souffrance et de pénitence ?

Où sont les grandes cités de sable et de sang mêlés  
Aux cris de leurs humbles bâtisseurs ?

Où sont passées toutes ces formidables créatures  
De feu et d’acier  
N’attendant que le signal de leur maître tout puissant

Pour venir livrer bataille contre ma puissante armée  
De soldats éclatants et valeureux ?

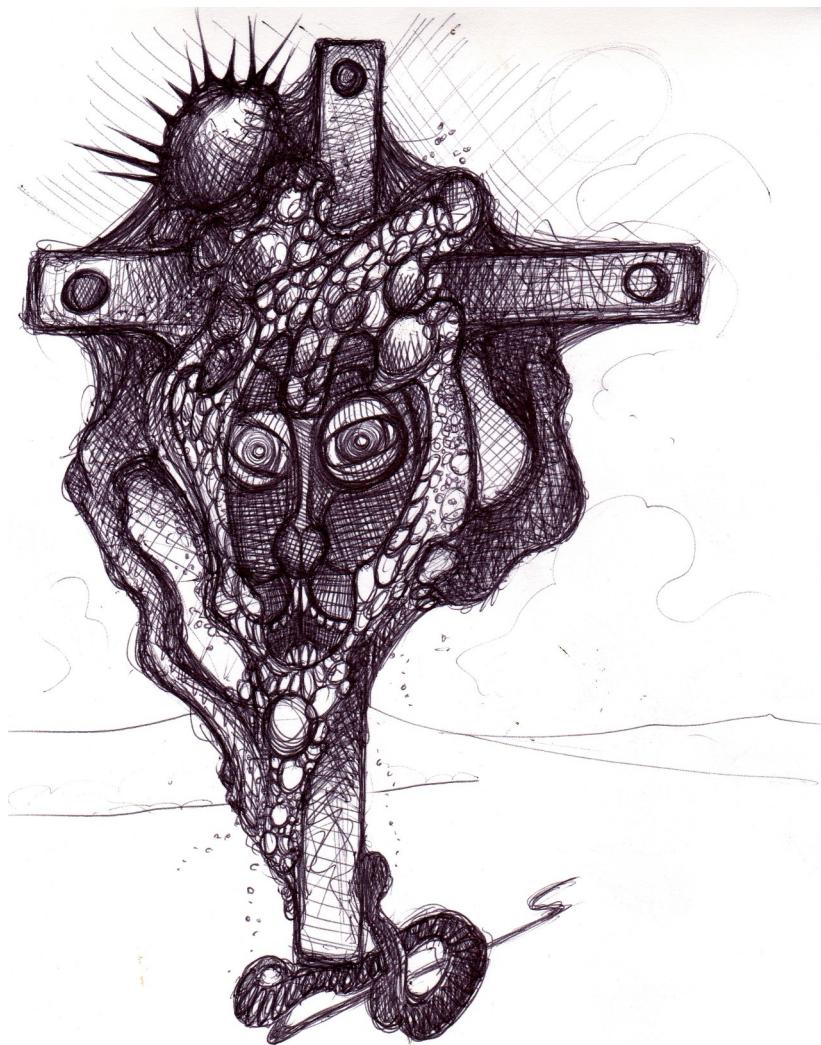


*Perdu dans les limbes éparpillés...*

Perdu dans les limbes éparpillés  
De mon organisme plénipotentiaire  
Je joui des multiples applications cérébrales et immanentes  
De la dislocation anthropomorphe dont je fais l'objet  
La plupart du temps qui m'est imparti.

Comment percevoir les manipulations extrêmes  
Dont je fais l'objet  
Dans ces mondes extraordinaires ?  
Manipulations vexatoires et endolories  
Au fil des heures qui s'écoulent.  
Comme le miel expurgé des profondeurs  
Malsaines et délicieuses  
De mon corps sacrifié à l'éternité.  
Qui sont ces démons enlacés dans mes veines ?  
Qui sont ces chimères envoûtantes et maléfiques

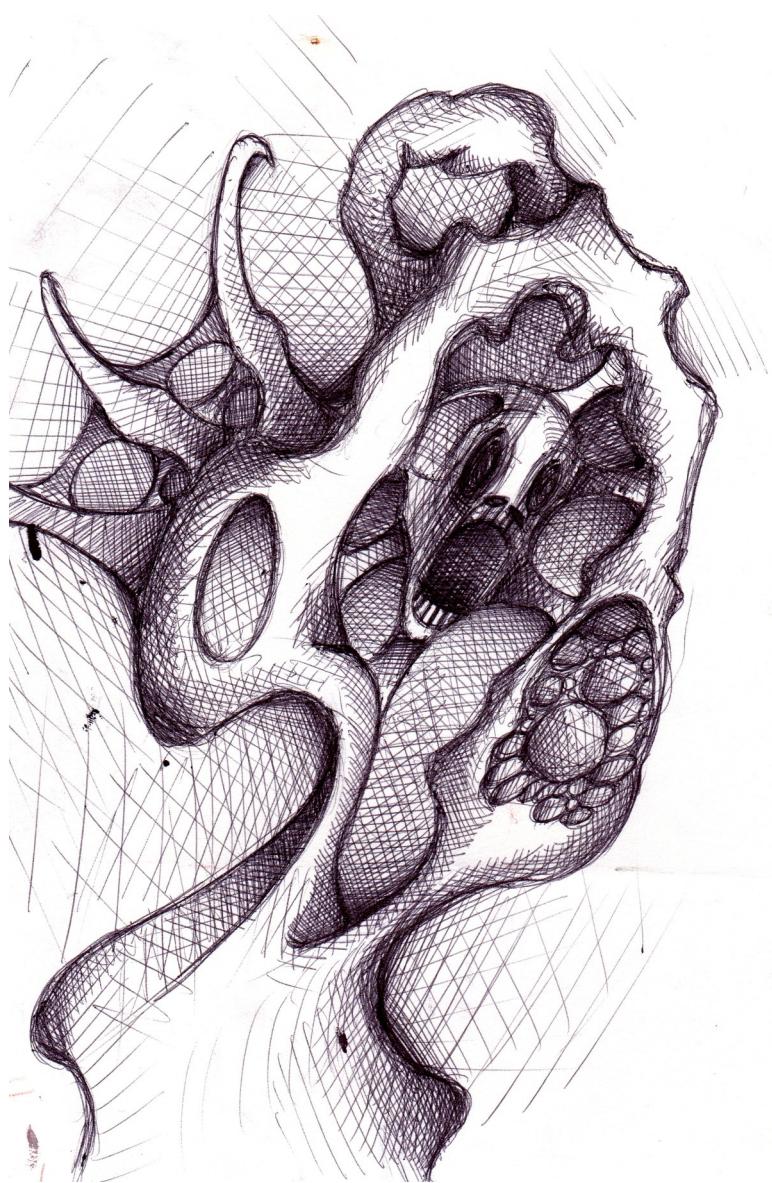
Qui rodent sans cesse autour de ma douleur  
Succulente et diaphane ?



### ***Résurrection***

Convulsions amères et hypocondriaques  
Sur le fil épistolaire du rasoir aquilin  
Absolument orné de mille écumes de sang et de sueur enlacées  
Dans les amalgames de chair  
Ennoblie au fil des cris de joie et de douleur.

J'étends mes bras de feu et de lumière  
Jusque vers les mondes adjacents et miroitants  
Sur le seuil des effarantes transparences  
Glaciales et surabondantes.  
Les multiples abjections circulantes et obsédantes  
Ne sont que les éclairs d'un orage bien pire  
Qui attend les masses osseuses et embourbées.



## *Sacrifice*

Évangélisation expiatoire des anachorètes plébéiens.

Jet de sang et souffrance opiniâtre.

Kaléidoscope éclaté de chair amalgamée.

Mithridatisation des sucs orgasmiques.

Manipulations ondulatoires

caractéristiques des formes osseuses.

Verrouillage des glandes auto-laryngo-lacrimales.

Pulsations exotiques au goût de sel nauséux.

Dépréciation des valeurs sanguines

dans le substrat des consciences épidermiques  
et endocriniennes que le vent n'a cessé de tarir  
au fil des heures qui passent et se prélassent  
sur le fond des excavations encéphalo-rachidiennes.

Disjonction des éléments de feu.

Sublimes électrifications des contournements

obscurs et diffamatoires

aux confins des surabondances  
électromagnétiques et gutturales.

J'aspire à l'émancipation des éléments de nuit et de soleil  
dans les accumulations aqueuses  
de mon organisme de vitrification.

Mécanisation diabolique et super-anabolisante  
des éléments de feu et de macération  
ondulatoire et sacrificielle.

Flagellation des organismes vibrant de sueur  
et de frissons de mort.

Attachement des anamorphoses lacrimatoires et surabondantes  
dans les auréoles de feu et de juxtaposition édulcorante et  
super-lumineuse de mon espace de vie.

Élancements suprêmes et para-biologiques dans les sphères  
endolories de mon système émotionnel et paranormal.

Lapidation, malaxation, désenclavement des aspirations  
orgasmiques et translucides.

Cataclysmes encéphalocratiques et démoniaques.

Lacération, macération et accroissement des élancements  
acrimonieux et superfétatoires.

Disjonction des anamorphoses organiques et cérébrales.

Contractures visqueuses et malencontreusement ornées de  
mille démangeaisons diaphanes.

Déviation des amalgames osseux et sanguinolents.

Sacrifices usuels.



*De la paix des tombeaux superflus*

De la paix des tombeaux superflus  
Je veux me convaincre que je suis encore là.

Et la pluie sur la pierre emmène mes pensées  
Perdues tout au dessus du monde sans demain.  
J'essaie de voir en vain la blessure de vie  
Qui inonde mon corps épanoui, enfin.

La mort est de la vie et demain sera autre.  
J'essaie de visiter les mondes enfermés.  
Le lourd nuage bleu se confond de lumière  
Et je prends le dessus par le biais de la mort.

La pluie tombe de moi et je ressens la fin  
Qui inonde mon corps dépourvu de tristesse.  
J'hésite et marmonne quelques sanglots de vie

Qui abritent mon âme en sursis et fanée.

Le soleil pétrifié nourri mes épouvantes.

Je tends ma main vers toi et demeure impassible.

L'hiver froid me baigne de toute sa tristesse.

L'amour est enfermé dans les songes obscurs.

Je ne peux me résoudre à t'abandonner là

Au milieu du néant dépourvu.

De la paix des tombeaux superflus

Je veux me convaincre que tu es encore là.

Et l'envie, et l'amour, et la joie resteront

À jamais en mon sein fébrile et obscurci.

De toutes parts le vide environne mon corps

Qui se dilue toujours un peu plus dans l'azur.

Mon souvenir est là mais moi je ne suis plus.

Mon souvenir est là, il dit que j'ai vécu.

Aujourd'hui résorbé dans le vent et la nuit.

Qu'étais-je hier encore, un homme, une douleur ?

Une émotion de chair et de sang rouge ; un cri.

Vous m'avez vu là, mort.  
Un morceau de bois sec prêt à nourrir le feu.  
Vous tous autour de moi, les ombres de vous-mêmes.  
Hoquetant, sanglotant, incrédules et hagards.  
Et mon corps impassible refusait d'entendre

Et de manifester le moindre sentiment.  
Muet, sourd et aveugle, insensible, immobile  
Comme ces vieux bateaux échoués dans les ports.  
Leurs coques éventrées laissent passer le ciel.

De la paix des tombeaux superflus  
Je veux me convaincre que je suis avec toi.  
Le monde est devenu comme un pays lointain.  
Un songe, un rêve, un rien, une idée déjà vaine.

Je ne sais où je suis. Je ne sais qui je suis.  
Perdu entre un soupir, un sanglot et l'espoir  
De te revoir et vous, mes amis, mes fidèles.  
Ombres parmi les ombres au pays de la nuit.  
Où est ce soleil ? Où sont ces étoiles ?  
Quel est ce monde où vont et viennent ces âmes

Ces hommes

Ces fleurs et leurs parfums ?

Où es-tu ? Dans quelle errance ?

Où sont ces près, ces troupeaux, ces printemps ?

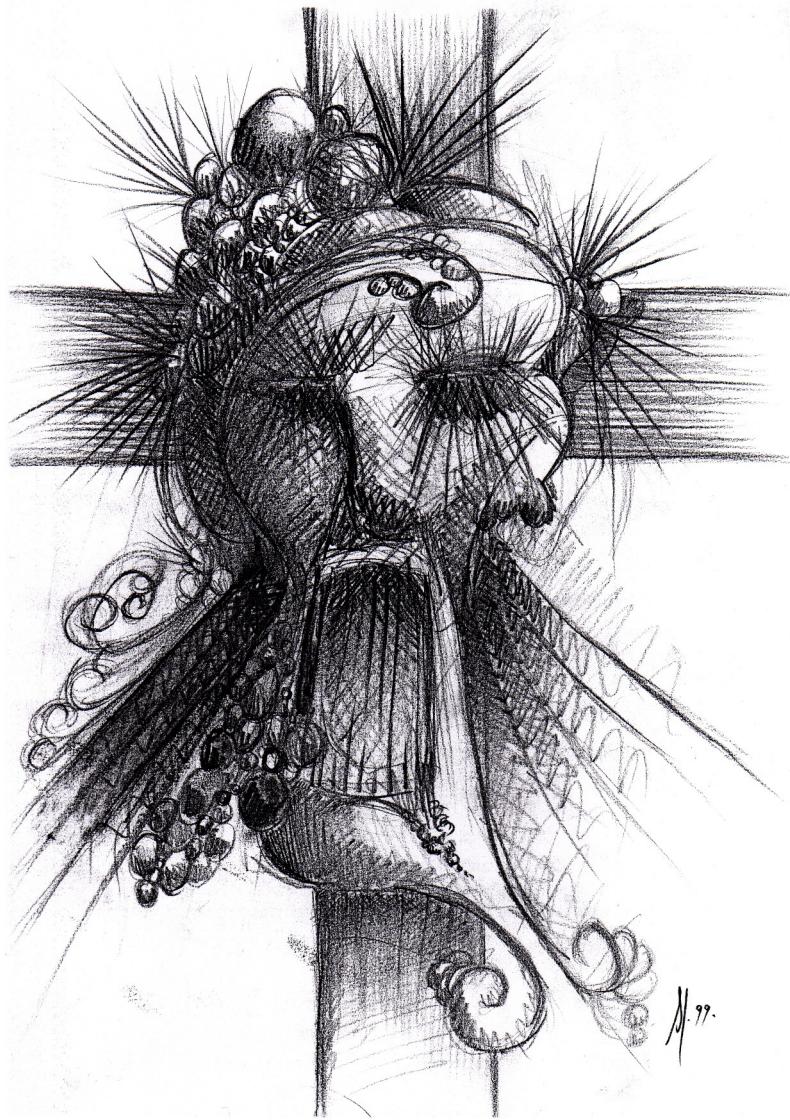
Ces effluves, ces corps chauds vivant, criant, riant ?

Ces yeux pétillants de soleil comme sur la mer ?

Où est-ce tout cela, moi qui ne suis plus là ?

De la paix des tombeaux superflus

Je veux me convaincre que je suis dans tes bras.



### ***Les oubliés***

Écrire le jour, écrire la vie.  
Écrire de bois et de métal.  
Écrire de peine et de chagrin

Mêlés de joies, de mystère, de vérité.  
Écrire de la nuit jusqu'au jour.  
Écrire des vers de la mort à la vie.  
Écrire de la peine à l'endroit de l'hiver.

Je ne sais comment expurger la mort.  
Je ne sais la dévoyer au-dedans de moi.  
Éliminer les abjectes attestations du mal et du feu.  
J'exècre les menaces de vie.  
J'exècre la sentence de sang.  
La vérité de mal et de souffrance extrêmes.  
Où sont les vraies vies ?  
Où sont les espoirs reclus dans le néant lointain ?

Je veux de la chair !

Je veux de la force !

Je veux du cri et de la joie !

Je veux dire et crier dans les oreilles de Dieu ma prière

Ma rage, ma hargne mauvaise contre sa finitude.

Où est donc le ciel ? Le vrai ciel.

Le ciel d'airain, le ciel de verre

Et de lumière plus dur que l'acier.

Le ciel de tous les ciels obscurcis par le rien,

Le vide, le néant et la mort.

Où est-il ce ciel de vérité ?

Ce ciel de pureté extrême et malhabile ?

Les espoirs vont et viennent comme de vagues écumes

Qui se brisent sur les contreforts pourpres

De mon âme excédée.

Absurdité de sang mêlée.

Connivence de la vie et de la mort.

Où sont-ils tous ces morts que j'ai vu vivre ?

Où sont-ils ?  
Que sont-ils ?  
Rien ? Rien ! Rien...  
Les uns, les autres, partis.  
Et moi à leur suite, bientôt  
Demain, hier ou dans mille ans...  
Qui sait ?  
N'importe comment, n'importe quand  
Notre sang est déjà versé  
Nos os déjà rongés  
Et nous...  
Oubliés.



### ***Dans la nuit***

Restes, os rongés  
Larmes et rêves mêlés.  
Étoiles embrumées de nuit.  
Voilà venu le temps de l'escapade nue.  
Voilà venu le temps des larmes et des cris.

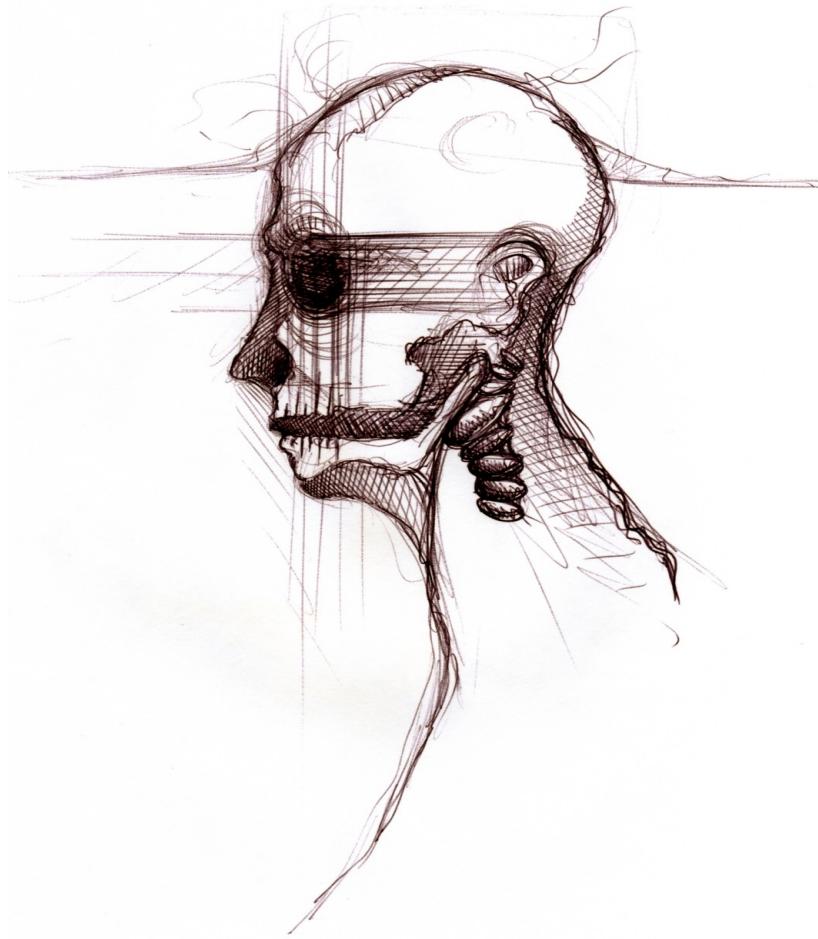
Voilà que je m'efface progressivement de ce monde oublié.

Et mes membres s'étiolent et se changent en printemps.  
Et ma chair, et mes os tout doucement s'épuisent  
S'évadent dans le vent.

La pluie lave mes larmes et renverse mon cœur.  
Je ne m'accroche plus ; je ne veux plus tenir  
Et le monde m'échappe dans un dernier soupir.  
Un vent frais au goût de rose éclatée

Un vent de liberté nourri de chants d'oiseaux.

Je m'enfonce doucement dans la nuit.



# II

## La Vie rêvée



### *Frère de sang*

Je voudrais boire et ton sang et tes larmes  
Jusqu'à m'enivrer de ta propre substance.

Je voudrais que tu boives et mon sang et mes larmes  
Jusqu'à ce que tu t'enivres de ma propre substance.

Ainsi réunis, nous pourrions nous fondre tous les deux  
D'une mortelle étreinte.

Et nos regards, face à face  
Comme deux miroirs  
Reflétant l'éternité  
Avant de nous dissoudre.

Toi, mon frère, mon semblable  
Et que je cherche en vain.

*Cruci-fiction*

Je rêve de draps chauds  
De parfum et de sueur.  
La blancheur d'une peau.

Et ce corps est si beau  
Et ce corps est si nu.

Et des vagues de sang  
Se brisent dans mes veines  
Comme des coups de fouet  
Sur le dos des esclaves.

Et sur ce corps en croix  
Je veux clouer mon corps.  
Entremêler nos sanguins  
En plaisirs indécents.

Sur cette peau si blanche  
Mes mains en avalanche.  
Et ma bouche aiguisée  
Glisse comme une lame  
Se délectant du sel  
Et du sang de ton âme.

Je frissonne d'ivresse  
Sous l'étreinte hérétique  
Sous le fouet des caresses  
Pures et diaboliques.

Je suis le crucifix  
Et ta beauté christique  
Clouée au pilori  
Par les clous du désir  
Laisse échapper l'écume  
De vastes infinis  
Où je me réfugie.

### ***Une charogne***

Du puits sans fond de mes névroses  
Où grouillent tant d'ignobles choses  
Malhabile j'extrais les vers  
Qui ruinent mon âme et ma chair.

Et ma raison se décompose  
Comme une charogne au soleil  
Exhalant le parfum de choses  
Trop longtemps tenues en sommeil.

*Le bûcher*

Immoler mon corps et mon âme  
Sur le bûcher de ma douleur  
Projetant de pâles lueurs  
Sur les murs épais de mon drame.

### *Chevaux sauvages*

Je laisse courir mes névroses  
Comme de beaux chevaux sauvages  
Qu'importe s'ils font des ravages !

*Si fatigué*

Parce que je suis si fatigué  
Et que j'aimerais tant me reposer  
    Un moment  
    À l'abri  
Sous tes paupières.

*Le fruit défendu*

Je suis si fatigué  
Que je voudrais bien goûter  
À la mort  
Un bref instant  
D'éternité.

***Et ma prière pleure***

Et ma prière pleure la nuit infinie.  
Vers quelle destinée me conduisent mes pas ?  
Je ne suis qu'un enfant qui étouffe ses cris.

Je traîne dans mes pas des lambeaux de destin.  
Et mes rêves sont tous des fruits encore verts  
Offerts aux noirs corbeaux du deuil en un festin.

Je ne suis qu'un hasard, une goutte de vie  
Qui perle sur le front de vastes infinis  
Avant de me diluer au gouffre du sommeil.  
À quand l'éternité, le repos et l'oubli ?

***Je tombe !***

Étrange  
Être ange !  
Ange ou démon  
Ange en ce monde.  
Engeance immonde.  
Çà me démange  
Et se mélange  
En moi.

J'ai  
Ce mélange  
Ange et démon  
Qui me dérange.  
J'ai semé l'ange  
En songe  
Et ce

Mensonge  
Étrange  
Qui  
Me ronge  
Et me mange.  
Ange ou démon  
Çà se mélange  
En moi.

L'ange  
Descend  
Très lentement.  
Lent, je  
Descends  
Ange  
Indécent  
Incandescent  
Lesté de sang  
Traînant mes langes  
Tout en suivant  
Le lent cortège

De mon étrange

Enterrement.

Quel est l'enjeu

De ce jeu : être ange ?

Ce « je » étrange qui m'étrangle.

Me ronge les ongles et les sens

Tout en me laissant à mes songes

À mes mensonges.

On a mille anges en nous.

On a mis l'ange en moi.

Mon ami l'ange.

Mille anges

Gémissoit mille ans

Ou cent mille ans.

J'ai mis cent mille ans pour être ange

Et cesser d'être un étranger

Sur Terre.

Et

L'ange est né

Dans son élan.  
Ange enchaîné  
Lesté de sang  
Au creux de l'été enneigé.  
Ayant été ange  
N'ai-je donc tant vécu  
Que pour ce sort étrange :  
L'enterrement ; l'éternité ?  
Saurai-je être ange ?

L'absolu mange.

Absolument !  
L'absolu ment !

Terre des anges  
Démons du monde  
Mondes étranges  
Bêtes immondes.  
Maudite Terre moribonde.  
Maudit monde où la mort abonde.  
Monde étrange où les anges tombent.  
Je tombe !

## *L'essaim des anges*

L'essaim des anges

Le sang

Des singes

Le sang des saints.

Le sang des anges sent l'essence.

Étrange destin.

Les seins en sang

Mon corps enceint

Les mains en sang

Mon corps ancien

Agonisant.

Je sens l'encens

Et la sentence

Et l'ascenseur pour le silence

Lance mon corps d'ange

Percé de lances

Dans les

Décors

Étranges

Où gisent les corps

Des anges morts

Dans

Des décors

D'or et d'argent.

## *La vie rêvée*

La vraie vie  
C'est la vie rêvée.  
La vraie vie se révèle à moi...  
Voilée.  
Voilà la voie  
De la vie vraie.  
Je la vivrai  
Cette vie-là.  
La vie  
Ce rêve  
Elle est à moi  
En rêve.  
Le rêve étant  
Cette vie dans la vie.  
J'ai tant rêvé  
Vidant ma vie comme un étang.

En rêvant la vie se révèle.

Ce rêve ailé

Tout éveillé.

Ce rêve est laid !

Ce cauchemar qu'était ma vie

S'est envolé.

Sept ans ; cent ans...

C'est en sentant

La vie en moi

La vie que

Le temps m'a volé.

Toute ma vie j'ai tant lutté.

Je m'entêtais,

Je le sentais.

Tant et si bien que

Par la mort tant attendue

Je fus tenté.

La mort

Ne m'a pas attendu.

Car tout ce temps qui m'était dû

La voleuse s'est entêtée

À ne pas vouloir me payer.

Car la mort ne paye pas ses dettes  
Aussi bien qu'elle se paye nos têtes  
Au propre comme au figuré.  
Défiguré !

### *Les sardines*

Et nous jouions à la belote  
Quand la mort était à la porte.  
Elle attendra bien un moment !  
Ils oubliaient leurs cheveux blancs  
Ils trichaient comme des enfants.  
Je n'en avais pas tellement...  
Des cheveux blancs.

L'odeur des sardines grillées  
D'où notre bonheur ruisselait.  
Un bonheur servit à la louche.  
J'en ai encor' l'eau à la bouche.

Le chat près de la cheminée  
Semblait rêver et je devine  
Des rêves d'essence féline :

Des palais brodés de gouttières  
Ornés de fontaines laitières  
Où les souris sont des sardines  
Et les chiens des bacs à litière.

Et nous jouions à la belote  
Quand l'hiver dehors grelottait.  
La mort hésitait à la porte  
Quand notre bonheur ruisselait.

### ***Un tombeau***

Je rêve d'une tombe, une tombe moelleuse  
De siestes infinies pour un si lourd cerveau.  
Une éternité blanche et sourde, de la neige.

Quelques gouttes de pluie sur le dos d'un tombeau  
Un tombeau fatigué et qui courbe le dos  
Sous le poids des années, des fleurs et des sanglots.  
Un tombeau tout ridé.

Où la mousse parfois lui fait comme un manteau  
Et pour bien tenir au chaud son gros cœur de pierre  
Quand il gèle « à pierre fendre » les longues nuits d'hiver.

Je rêve d'un tombeau comme on rêve d'une île  
Où je pourrai rêver et dormir bien tranquille.  
Où viendraient déferler des calmes infinis

Sur des dalles de pierre et de vieux crucifix.

### *Le piège à cons*

J'en ai assez  
De tous ces cons.  
Les cons me mettent la pression.  
Je sens venir la dépression  
Ils me font monter la tension.  
Il faut que je fasse attention  
Je vais finir en compression  
Car je n'ai pas de compassion  
Pas plus que la passion des cons.  
Les cons vaincus  
Les cons vainqueurs  
Il faut sortir l'aspirateur  
Pour chasser les conspirateurs.  
Je suis cerné et consterné  
Déconcerté mais concerné  
Par tant de cons.

Des constipés  
Des cons jurés  
Des cons gelés  
Des cons légers  
Encore plus cons  
Des cons en gelée  
Oh ! Je les hais.  
Voir tant de cons  
C'est consternant.  
Les conquérants  
Les cons errants  
Les jeunes cons  
Cons descendants  
De ces vieux cons  
Ces cons damnés  
Congénères congénitaux.  
Cerné de cons  
Je suis en bonne compagnie.  
Mais il ne faut pas nier les cons  
Mieux vaut les jeter au panier.  
Toujours des cons en quantité.  
Des concaves, des convergents

Des convexes décomplexés  
Des cons vexés très complexés.  
Conglomérats et concrétions  
De convaincus et convertis  
Condisciples contemplatifs.  
Dès qu'on s'attarde sur les cons  
Les conséquences sont légions.  
Attention à la contagion !  
Des cons venus, des cons venants  
Aller-venus de cons volants  
Au sein de tout un continent  
Peuplé de cons incontinents.  
Circonvolutions convulsives  
De la connerie révulsive.  
Révolution radioactive.  
Concentration de connerie  
Sur une terre en rotation.  
Biologie de la conscience  
Biosphère de l'inconscience  
Piégée par la gravitation  
Et la gravité de ses cons.  
Particules élémentaires

À rajouter à l'inventaire.  
Maîtrisons la fusion des cons  
Pour éviter la confusion.  
Comme les protons, les neutrons  
Il faut neutraliser les cons  
Les énarques et les notaires  
Les bureaucrates et les photons  
Particules insaisissables  
Plus rapides que la lumière.  
Impossible de les piéger  
D'où l'expression : un piège à cons.

## *Le manège*

### I

Je veux y croire je m'en fout  
J'irai jusqu'au bout à genoux  
Le corps en sang, les yeux crevés  
Les entrailles éparpillées.  
J'irai au Diable et en Enfer  
De leur monde je n'ai que faire  
Ce n'est pas celui dont je rêve.  
Ici c'est tu marches ou tu crèves.

Marcher c'est bien trop fatigant.  
Marcher pour quoi ? vers quel tombeau ?  
Mourir au moins c'est reposant.  
Ne plus sentir son mal de dos  
Ne plus sentir son mal dedans.

Mourir enfin, c'est apaisant.

## II

Je ne suis pas fait de leur sang

Je ne suis pas fait de leur chair.

Et toute ma vie s'en ressent

Je suis mort sans en avoir l'air.

Je ne suis pas fait de leur sang.

Le mien est noir et charriant

L'écume de mes désespoirs

Comme un diamant dans un tiroir.

## III

La vie c'est un tour de manège.

Çà fait crier, parfois vomir.

Çà fait pleurer et ça fait rire.

Çà fait tourner un peu la tête

Pour peu qu'on regarde dehors.

Tous ces hommes qui font la fête

Çà joue les aigles, les condors.  
Çà jacasse comme des mouettes.  
Çà se prend pour des matadors.  
Sous leur peau je vois leur squelette.  
Pour moi ils sont tous déjà morts.

Çà rigole, ça gesticule  
Çà joue même les funambules...  
Non ! Celui-là c'est un poète.

Je me sens un peu ridicule.  
Quand va-t-il enfin s'arrêter  
Ce manège, cette pendule ?  
C'est le vent qui me fait pleurer.

#### IV

M'échapper enfin de ce piège  
Oublier le bruit des manèges  
Leur cortège de somnambules.

M'en aller marcher dans la neige...

*Ils s'en vont...*

Ils s'en vont doucement  
Sous la pluie, dans le vent  
Ils s'en vont doucement...  
Mes parents.

Ils s'en vont doucement  
Je ne suis qu'un enfant  
Et je ne peux rien faire.  
Je ne suis qu'un gamin  
Sur le bord du chemin  
Au bord de la rivière  
Sur la rive du temps.

Ils s'en vont et je suis  
Condamné à rester  
Encor' combien d'hivers ?

Encor' combien d'étés ?  
Où trouverai-je la force de continuer ?

Je suis le chevalier de temps irrésolus.  
Je suis dépossédé, en éternelle errance  
Dans le froid labyrinthe de mon existence  
J'ai cherché tant et tant que je me suis perdu.

Ils s'en vont doucement  
Se tenant par la main  
Ils s'en vont me laissant  
À tous mes lendemains.

### *Le grand voyage*

Pressentant les malheurs qui menacent le monde  
Les archanges du mal et la bête qui gronde  
Je quitterai la vie pour un pays lointain  
Côtoyant les démons de mondes incertains.

M'en allant par-delà les plaines de l'oubli  
Et pour ressusciter les poètes maudits  
Aussi je descendrai aux tréfonds de mon être  
Pour les vivants alors je serai mort, peut-être.

Au-delà de la chair et au-delà du sang  
Derrière la raison, avant l'inconscient  
Je descendrai toujours plus loin, au fond du puits  
Nageant dans mes entrailles, le sang, la folie.

Traversant les palais de souffrance et d'horreur  
Dans la nuit et le froid j'embrasserai la peur.  
Perdu au milieu des champs de crucifiés  
Comme des mâts sur une mer ensanglantée.

Là-haut sur la Terre, je serai mort-vivant.  
Un cadavre au sang chaud privé d'enterrement.  
Ce qu'ils ne sauront pas, c'est que je reviendrai  
Avec une si grande, une si belle armée.

Mais avant ce grand jour de la Libération  
Il me faudra aller plus loin que la raison  
Et le temps durera, et le temps durera...  
Mais là où je serai, le temps n'existe pas.



### III

## Éloge du renoncement



## *Éloge du renoncement*

Ne rien posséder, c'est le secret !

Seulement l'air qu'on respire. Une fois sur deux, le laisser s'enfuir.

Ne rien posséder que la seule vraie liberté de renoncer à toute forme de propriété.

De celles qui nous enchaînent dans une suite sans fin de craintes, de tourments, de volonté de puissance et de domination sur les choses et le monde.

Ne rien posséder que par son seul regard sur le monde infini.

N'avoir pour soi que le seul plaisir de se laisser posséder par le monde lui-même.

Se départir de toute appartenance, de toute amitié, de tout amour même. À commencer par celui que l'on porte à sa propre personne.

Se départir pour mieux se retrouver au-delà de soi.

La possession, la propriété sont depuis la nuit des temps les poisons qui gangrènent l'humanité et le monde de manière générale. Dès que la beauté frappe nos yeux et notre cœur, le premier des réflexes est de la faire sienne. Réflexe enfantin par excellence ; réflexe primitif.

Posséder c'est fixer, immobiliser, pétrifier et enfin tuer.

Nous croyons, chaque fois que nous possédons un bien ou même un être vivant, ralentir un peu le cours du temps et jusqu'à l'immobiliser enfin. Pulsion de mort ! Car l'éternité ne s'attrape pas. Pas plus que la vie qui en est la partie visible.

L'éternité au contraire, il faut se laisser posséder par elle, comme par l'air qu'on respire, le paysage qui s'étend sous nos yeux ou la mélodie qui nous inonde.

C'est la vie qui nous possède. C'est l'univers qui nous contient et nous tient incrustés en lui comme de minuscules diamants dans la roche infinie d'une éternité sombre et froide.

Saisir la vie, c'est faire œuvre de mort. Le mouvement c'est la vie ; l'immobilité la mort.

Ne rien posséder c'est le secret.

Pas même son nom, ses souvenirs, ses rêves, ses visions, ses amis, ceux qu'on aime.

Ne rien posséder. Renoncer à tout en général ; à soi en particulier. Particulièrement à soi.

Renoncer au premier pas qu'on vient de faire pour en faire un second. C'est cela avancer.

Renoncer à l'air qu'on vient de respirer pour expirer, et exprimer la vie en soi ; la vie par soi.

Ainsi naît le mouvement. C'est cela vivre.

Partout, du plus proche au plus lointain, je ne vois que des ombres en quête de possessions.

Pendant ce temps on dépossède la Terre de sa force vitale.

Ne rien avoir c'est en vérité se laisser le loisir et l'opportunité de pouvoir être tout. Du fruit que l'on goutte à la fleur qu'on respire ; du baiser que l'on donne à la peau qu'on caresse et jusqu'au paysage, au chant des oiseaux ; du murmure des ruisseaux à celui des étoiles.

S'abandonner délicieusement au flux du temps qui passe. Ne rien vouloir retenir. Laisser passer la vie à travers soi comme un torrent frais et sauvage. Respirer le monde à pleins

poumons. S'enivrer de tous ses parfums, de toutes ses lumières sans rien désirer de plus.

Se laisser aveugler par tant de beauté. Se laisser étourdir ; se laisser enivrer ; se laisser assourdir. Se livrer corps et âme à la beauté du monde.

La plupart des hommes ont peur du vide sous toutes ses formes. Alors chacun se lance dans une course éperdue à l'accumulation. On rempli sa maison, son garage, ses étagères, son agenda et son carnet d'adresses pour se donner le sentiment d'exister et de durer toujours tant qu'on aura des objets à ranger et des rendez-vous à honorer. On rempli indifféremment sa vie de tout ce qu'on peut trouver de possessions, de conquêtes – amoureuses, politiques, territoriales, industrielles ou simplement intellectuelles – d'amis, de rendez-vous, d'œuvres de bienfaisance et tant d'autres vanités qui nous confortent dans la certitude de vivre.

On s'invente une vie trépidante pour oublier qu'on meurt et que c'est la vie qui nous tue. Mais c'est ce qui la rend plus vivante encore.

Posséder, c'est souffrir de toutes les manières possibles.  
Souffrir et faire souffrir.

C'est vouloir contenir, retenir, appartenir et tenir à part du monde les êtres comme les choses. Hors de l'immense flux de la vie qui ne tolère aucune barrière, aucune retenue, aucun lien, aucune amarre...

Bien au contraire, se laisser enlever par elle et emporter au plus loin que puisse nous projeter notre confiance en elle ; notre fidélité au monde.

Oublier son passé et jusqu'à son avenir.

Oublier qui l'on est et celui qu'on voulait être.

Se contenter d'être là

Sans exiger davantage de l'existence qu'un peu d'air pur

De la lumière

Et la beauté par-dessus tout

Pour se réchauffer des rrigueurs de la mort

En attendant la vie.

Ne rien posséder, c'est ne rien avoir à désirer, ou si peu.

Ne rien avoir à conquérir, à requérir, à préserver, à protéger contre toutes les formes de ravages ou de convoitises.

Posséder c'est lutter sans cesse contre la vie elle-même qui se plaît à tout changer, transformer, métamorphoser par le biais du temps et de la mort.

Sitôt une chose acquise, conquise, il nous faut redoubler d'efforts pour la conserver en l'état et se la conserver pour soi-même. Et pour enfin l'abandonner à la mort qui nous la ravira sans le moindre effort, à force de patience et de science avec toutes les autres choses accumulées nos vies durant.

Ne rien posséder c'est n'avoir rien à perdre ; pas plus le bleu du ciel que le bleu de tes yeux.

Ne rien posséder, ce n'est pas ne rien avoir. Seulement la certitude de ne rien conserver. Pas même le souvenir d'avoir été aimé ; d'avoir aimé ; d'avoir même vécu un jour, une heure, un souffle.

Ne rien posséder, ne rien revendiquer, c'est être libre. De cette liberté du vent, des étoiles ou des rivières. De la beauté des fleurs ou du chant des oiseaux.

C'est la seule liberté que de sentir et de se sentir appartenir au monde. Accepter d'être traversé, transpercé par ses forces infinies. Accepter d'être emporté où bon lui

semblera et comme il lui plaira de nous donner à sentir sa force ; à éprouver sa puissance infinie.

Sentir. Ressentir. Serait-ce là la seule vérité ? Sentir et se sentir appartenir et participer non seulement à la vie ; mais plus encore, de la vie. Se sentir arraché au néant et soulevé de terre. Se sentir emporté, extirper des entrailles chaudes du monde et pour mieux y replonger reformé par la vie.

Se sentir délicieusement brûlé par le soleil, aveuglé par sa lumière, desséché par le vent et rincé par la pluie.

Se sentir vivre.

Se sentir ivre de vie ; libre de vivre et momentanément, sentir passer la vérité comme un éclair, un scintillement fugace à la surface du monde.

Nos sociétés dites développées car industrialisée et hyper-technologiques nous font progressivement oublier les plaisirs les plus simples. « Qui ne se donne loisir d'avoir soif, écrivait Montaigne, ne saurait prendre plaisir à boire ». Cette maxime pourrait être pareillement déclinée de bien des manières et presque à tout propos :

*Qui ne se donne loisir d'être seul, ne saurait prendre plaisir aux autres.*

*Qui ne se donne loisir d'une chaleur étouffante ne saurait prendre plaisir à la moindre brise.*

*Qui ne se donne loisir d'une journée de marche harassante ne saurait prendre plaisir à la plus inconfortable des chaises.*

L'intensité de nos souffrances conditionne celle de nos plaisirs. Ce n'est pas une nouveauté. Bien au contraire, c'est une de ces vérités vieilles comme la pensée mais trop souvent négligées et oubliées comme les plus élémentaires de nos sensations.

Lassés pour la plupart d'entre nous par une indéniable aisance à évoluer au sein du réel, nous exigeons chaque jour davantage de sensations nouvelles et toujours plus intenses.

Plus de vitesse. Plus d'images. Plus de saveurs. Plus de lumières. Plus de couleurs. Plus de musique ou de bruit ; c'est selon...

La profusion des sources ; leur diversité exponentielle ont progressivement atténué, émoussé sinon atrophié l'attention que nous portions auparavant aux plus élémentaires

de nos sensations. Le bonheur est un état d'esprit. Il est comme le plaisir que nous prenons à boire et qui n'a rien à voir avec la quantité d'eau ingurgitée. Il dépend de l'attention que nous prêtons aux plus légères, aux plus sensibles, aux plus délicates manifestations de la vie.

Pour qui sait encore regarder, une fleur peut susciter la même émotion que la *Joconde*, les *Nymphéas* ou *Guernica*. Il nous faut redéfinir le contour de nos sensations. Sentir à nouveau le vent, le soleil, la pluie...

Redevenir sensible aux expressions les plus simples, mais parmi les plus subtiles de la vie. À sa source ; là où commence son travail. C'est-à-dire dans les choses les plus insignifiantes mais les plus riches de sens.

Nous exigeons également toujours plus d'informations. Mais pour quelle connaissance ? Et quand bien même... davantage de connaissances des hommes, du monde ou de l'univers nous en donnent-elles pour autant une meilleure compréhension ?

Ne rien posséder, c'est ne pas se donner de limites. C'est êtres semblables aux dieux.

Le chasseur est le type même de personne qui ne sait pas regarder et saisir la beauté autrement que pour se l'approprier. Son geste est le même que celui qui consiste à cueillir une fleur tout simplement parce qu'elle est belle. Il cueille une vie ; mille vies ; leur coupe la tête et les met dans un vase pensant qu'il possédera à jamais cette beauté qu'il a cru apercevoir mais qu'il n'a pas su voir.

Le chasseur vit dans cette perpétuelle illusion que la beauté s'arrête dans la forme des choses et des êtres. Il est de ces hommes de la surface et par définition sans profondeur. Il est de ceux qui pensent que s'approprier la forme – l'ombre, c'est posséder la beauté – la proie. Ce qui lui reste en fait n'est que le souvenir accroché au mur d'une beauté fanée qu'il a fait disparaître en voulant la saisir.

Sa mémoire est un charnier. Ses souvenirs des fleurs séchées. Tous ses trophées sur les murs sont autant de témoignages de ces infructueuses tentatives à saisir la beauté qui n'est autre que la vie elle-même.

Aujourd'hui plus que jamais, la plupart des hommes sont des « chasseurs ». Sous prétexte de plus de beauté, d'améliorer le monde, ils s'approprient tout ce qui se présente à eux. Ils

chassent, ils cueillent, ils prennent. Ils bâissent, ils transforment, ils cultivent, ils élèvent. Faisant de la Terre un immense trophée accroché au mur de leur aveuglement et de leur impuissance.

Quel regret aura-t-on de quitter l'existence si nous ne possédons rien ?

Celui qui n'a rien part le cœur léger, sans regret. Sans amertume. Les échecs, les difficultés de l'existence, les humiliations, les trahisons même sont autant de leçons qui nous apprennent à renoncer au monde dans ce qu'il a de plus superficiel.

La maladie. La déchéance du corps et de l'esprit dans la vieillesse sont autant de signes qui nous disent qu'il ne faut rien attendre d'un corps et d'une identité qui ne sont que transitoires. Il faut sa vie durant apprendre à s'en défaire. Quel regret aurons-nous de quitter un corps affaibli, enlaidi, meurtri, amoindri et incapable désormais de supporter son propre poids ?

Pareillement, au terme du chemin, les choses grandioses ou dérisoires accomplies dans l'existence n'auront pas plus de

consistance que les rêves et les projets laissés en souffrance. Les uns se confondront avec les autres. Les souvenirs mêlés aux rêves et aux regrets dans un maelström d'images et de sensations vécues ou rêvées. Nul désormais ne saura dire lesquelles ont été plus réelles ; plus vivantes que les autres.

Vivre sa vie comme on regarde un paysage.

Se laisser pénétrer, posséder, traverser et emporter par la magie et la beauté du monde.

Vivre sa vie comme charrié dans le puissant courant d'un fleuve. Y faire des rencontres. Découvrir les paysages qui se succèdent sur chaque rive. Sentir cette incommensurable force nous porter et nous emporter on ne sait où.

Faire confiance. Toujours faire confiance à ce qui est plus grand que soi.

Parfois nager pour éviter des obstacles qui se présentent ou pour passer joyeusement d'une rive à l'autre et contempler tout en continuant de descendre le fleuve.

Mais jamais, ô grand jamais ne céder à la tentation de vouloir remonter le courant. Encore moins en prenant appui sur les autres et sur tous ces corps morts qui flottent à la surface. Dieu seul sait vers quel abîme ils s'en vont.

Ne rien forcer, ne rien contraindre.

Accepter l'essentiel de son destin.

Autrement dit, renoncer à lutter contre des forces contre lesquelles on ne peut rien.

Se sentir nu sur le dos de la terre qui nous porte comme le chameau porte le méhari à travers le désert de nuit parsemé d'étoiles comme autant d'oasis de lumière.

Se sentir là, accroché au dos du monde comme un petit animal fragile sur le dos de sa mère. Un monde qui nous supporte et nous emporte. Jusqu'à quelle infranchissable limite ? Nul ne sait de quel oasis demain sera fait.

Ce n'est pas nous qui possédons les choses. Ce sont les choses qui nous possèdent.

Or, c'est là que toutes les formes de crises, individuelles ou collectives, ont un rôle essentiel à jouer dans la survie des espèces biologiques ou technologiques. Elles obligent à se recentrer sur les fondamentaux. À revenir à l'essentiel : la légèreté du corps et de l'esprit ; une plasticité et une faculté d'adaptation à toute épreuve.

Une cabane au fond des bois est un outil de liberté des millions de fois plus efficace que n'importe quel palace de milliardaire. Vivre d'une eau de source et de l'air du temps.

Toujours cet insatiable besoin de mécanique. De bruits jetés avec force qui comme des pierres brisent la vitre de nos silences. Toujours cet insatiable besoin de polluer la paix, le calme, la tranquillité apaisante d'un après-midi d'été. La barbarie commence ici. C'est là qu'elle prend sa source comme un petit ruisseau fielleux. Nichée comme une petite bête inoffensive au creux du quotidien, dans le giron de notre égocentrisme et de nos petits plaisirs coupables.

Des bruits de moteurs à explosion, de mécanique, de thermodynamique et d'électroacoustique comme autant de barrières, de murs et de mondes entre soi et le silence ; entre soi et la nature ; entre soi et sa propre vérité ; entre soi et soi.

Qu'est-ce que ces gens viennent faire ici, dans un pareil endroit ? Ces iconoclastes. Ces barbares de la civilisation apportant avec eux tous les poisons que le progrès laisse échapper de sa plaie purulente. Que ne restent-ils dans leur monde de bruit et de fureur ?

Le calme est revenu.  
La plainte des feuilles caressées par le vent.  
Le chant des oiseaux que rien ne semble atteindre.  
Le bruit étouffé des vaches en train de brouter juste de l'autre côté de la route.  
Ces animaux sont d'une incroyable sagesse. Indifférents à tout ou presque.

Dans le lointain, le bruit persistant d'une tronçonneuse ; quelques automobiles de temps en temps comme pour dire que plus loin, la guerre continue. Cette guerre mécanique de colonisation et d'asservissement de la nature par l'homme. Cette guerre qui finira par tout emporter : les arbres, les oiseaux, les vaches et les mouches, le vent et les feuilles. Et le silence aussi. Et la lumière aussi.

Ce matin je regardais mes deux chats se courir après sur l'herbe brûlée de ce milieu de l'été.

Bonheur simple. Bonheur pur. Leçon de bonheur. Leçon de vie, d'amitié et de sagesse. À les voir ainsi, j'étais avec eux par la vue, par les sens. Je percevais cette excitation qui les traversait : la vie dans son plus simple appareil, quand rien ne

fait obstacle. J'étais avec eux. J'étais un peu chat. Sans autre artifice que la simple sensation et l'amour que je leur porte pour me relier à eux. Pour être eux et heureux d'être eux.

Alors survint une intuition. Toutes les dimensions, tous les espaces, toutes les vies sont à conquérir. Non pas ; non plus à force d'artifices et de mécaniques grossières et plus complexes et brutales les unes que les autres. Non pas à force de force et de violence. Mais par la simple association du corps et du cœur. L'amour est la formulation physico-chimique de notre extension au monde. Aimer c'est s'oublier pour l'objet de son amour. Non pas de façon allégorique, romantique et sentimentale comme on le croit trop souvent, mais d'une manière tout à fait réelle et matérielle ; psychophysique. L'amour est l'outil parfait de notre appropriation du monde sans dégradation possible.

Quand je vois un paysage qui me touche, je suis déjà un peu ce paysage. À moins que ce ne soit ce paysage qui peu à peu se remplisse de moi. Une communication s'instaure, un échange, un langage. Une inversion d'identité ; transmutation ; transfiguration ; transsubstantiation. Une nouvelle dimension discrètement se superpose au monde jusque-là perçu ou aperçu.

Se vider de soi c'est se remplir du monde.

Le répit n'aura pas duré longtemps. Voilà les guerriers de retour sur leurs ignobles mécaniques. Les moteurs se taisent enfin. On se félicite. On se congratule. On se tape dans le dos. Fiers d'avoir fait une aussi splendide ballade si bucolique. Si romantique. Si... mécanique, bruyante et polluante. On braille, on crie, on rie très fort pour se prouver qu'on est vivant.

Ces gens-là aiment la nature comme le chasseur aime son gibier. La violence, quelle qu'elle soit est la seule manière qu'ils ont d'exprimer leurs sentiments. Posséder. Posséder à tout prix quitte à abîmer, à détruire. Ils aiment la nature et la vie comme le mari violent aime sa femme. Ils la violent. Mais la nature, elle, ne crie jamais ; ne meurt jamais. Elle souffre, c'est tout.

Ne rien posséder. Jamais.

Seulement s'offrir. Seulement souffrir.

C'est le secret.

Ma fin de vie, je l'imagine le plus souvent seul, entouré de bêtes et de souvenirs. Un chien, deux ou trois chats, autant de poules et la solitude comme seule maîtresse. Une cabane à l'orée d'un bois ; au bord d'un lac peut-être. Une seule pièce.

Un poêle à bois. Des bougies. Beaucoup de bougies pour contenir un peu l'obscurité. L'empêcher de trop progresser. Qu'elle ne vienne pas trop vite. Des livres, beaucoup de livres aussi. Du moins les plus importants. Ceux qui tiennent vraiment compagnie ; avec lesquels on peut discuter. Ceux qui aident vraiment à vivre... et à mourir. Et puis un potager pour se nourrir un peu. Pour se nourrir de peu. Pour le reste, Dieu y pourvoira. Et puis tranquillement attendre la fin. Comme Robinson sur son île attend le navire qui enfin viendra le chercher et le ramener à la vraie vie.

Surtout se tenir loin. Loin de tout. Loin des autres. Tous ces fous, toute cette frénésie, tous ces bruits et cette fureur destructrice. Et puis écrire aussi sur son journal de bord. Ligne après ligne ; page après page amasser un trésor. Pas pour soi, mais pour les autres ; comme le naufragé avant de quitter son île laisse derrière lui les traces de son passage. Tout ce qu'il a pu construire, cultiver, défricher et comprendre un peu aussi. Tout ce qu'il a pu aussi amasser de beautés et de richesses. Laisser de la sorte derrière soi un trésor pour ceux qui, à leur tour, viendront peut-être s'échouer un jour, naufragés de la vie,

naufragés volontaires jetés par la tempête d'une humanité prise de convulsions.

Ne pas résister. Se laisser faire et se laisser défaire par la vie, par la mort. La mort inévitable. La mort inéluctable, incontournable et nécessaire. Si elle est nécessaire elle est donc un bien. Elle est le bien suprême parce qu'elle est suprême nécessité.

Qui refuserait le plus grand des biens ?

Enfin, parvenu à un âge avancé, si Dieu, si la vie me prête vie, j'attendrai que mes derniers compagnons me quittent. J'embarquerai le dernier, comme il se doit, sur la goélette noire.

Partir enfin et faire confiance au capitaine.

Plus le temps passe, plus j'avance en âge et plus je me sens le désir de m'éloigner de mes semblables dont je me sens si dissemblable. Seule la nature m'inspire respect et amour, humilité, vertige, ivresse et désir de s'abandonner à elle. Je suis de plus en plus attentif et sensible à la moindre étincelle de vie qui vient à croiser ma route. Le moindre petit animal, le

moindre petit souffle me semble digne de respect et mériter tous les égards.

Chaque jour, je me rends dans mon humble poulailler chercher mes deux ou trois œufs quotidiens. Je passe la main dans l'entrée jusque dans le creux de la paille où je vais à tâtons. Puis la magie s'opère. Mes doigts rencontrent une forme dure, lisse, douce et parfois chaude comme une caresse. Cet œuf c'est le monde en résumé. Une offrande, un miracle. Une preuve d'amour pour qui sait voir et sentir. Quand il est chaud, je porte l'œuf à ma joue comme un baiser et sentir cette chaleur toute maternelle du monde et des origines même de la vie.

Se laisser faire. Se laisser glisser. S'abandonner à la vie comme le ruisseau à la rivière dans un murmure, un clapotis et quelques perles de lumière.

Aujourd'hui j'ai vu un homme manier une pelle mécanique avec autant de dextérité que je manie ce stylo. La machine était le prolongement organique de sa volonté même ; de sa pensée. De même que lorsque nous conduisons notre

automobile, nous avons la faculté de nous l'incorporer, de nous l'assimiler et de l'intégrer comme prolongement de notre propre corps au point d'en sentir toutes les dimensions.

Avec un peu de travail nous devrions tous pareillement étendre nos perceptions à toutes les dimensions de ce sur quoi nous apposons notre corps et nos sensations : arbres, montagnes, terre, univers. Couvrir notre corps d'un manteau d'étoiles et de nuit. Mêler notre souffle au souffle des tempêtes. Entremêler nos fibres aux racines des arbres. Sentir dedans ses veines le magma de la Terre et mélanger nos os aux parois des montagnes. Ainsi nous devrions pouvoir nous revêtir de chaque forme, de chaque dimension physique que le monde nous propose. Notre corps comme notre esprit n'auraient plus de limites. Comme la vie elle-même qui imprègne tout ce qui est. Car à travers chaque perception, c'est notre corps qui continue de se construire, bien au-delà des dimensions qui sont les siennes aujourd'hui.

Le Paradis doit ressembler à un album photo où les plus belles scènes de nos vies sont visibles à volonté. Avoir ainsi la possibilité de faire se rencontrer toutes les personnes les plus importantes de nos vies. Parents, amis, amours, rencontres...

toutes celles et ceux qui ont été à l'origine de nos moments de bonheur. Autant de bonheurs enfin rassemblés pour ne plus former qu'un immense bouquet au parfum éternellement enivrant. J'imagine ainsi tous mes héros, réels ou imaginaires, réunis par un tel miracle. Des parfums, des saveurs, des sons et des lumières. Le tout dans un magnifique chaos du début du monde où chaque chose, chaque être, homme ou animal conserverait son être propre tout en étant mêlés à tous.

Un dieu qui punit n'est pas un dieu. C'est un despote ; au pire, un tyran. Dans tous les cas une imposture. Un dieu qui exprimerait sa colère ; un dieu qui se vengerait n'aurait rien d'un dieu. Il n'aurait rien des attributs censés faire de lui le sommet de toute création et de toute spiritualité et qui sont les plus hauts sentiments et les plus pures émotions que la matière brute soit à même d'engendrer. Le pardon, l'amour, la compassion, l'abnégation, l'oubli de soi, l'humilité, la maîtrise de ses émotions sont autant de signes de l'authenticité d'un dieu. Au contraire, les dieux vengeurs, courroucés sont des dieux affaiblis, amoindris. Des dieux de pacotille et de contrefaçon. Ridicules, pusillanimes et qui cumulent tout ce que les hommes ont de faiblesses, de peurs, d'ignorance,

d'attachement atavique à la tradition, au folklore, au passé et avant tout, à eux-mêmes.

*Saint Clair-sur-Galaure,*

*Le 27 septembre 2015*



IV

Poèmes de jeunesse

(1990 - 1991)



### ***Ma blanche licorne***

Sur des dunes de sel vole ma goélette  
Déployant sous le vent ses grandes ailes blanches.  
Océane gazelle, gigantesque mouette  
Belle sirène qui gracieuse se penche.

Tes blancs cheveux voilés sous le vent tropical  
Se gonflent sous les doigts fiévreux de l’Alizée.  
L’érectile beaupré planté dans les étoiles  
Tu offres ta carène aux caresses salées.

Comme des nerfs à vif, tes cordages bandés  
Écartèlent ton corps soumis à la torture.  
Tes voiles engrossées t’empêchent de sombrer  
Irrémédiablement dans les gouffres obscurs.

Saisissant de tes voiles des morceaux de vent  
Tu craques de plaisir sous l'étreinte marine.  
Sous ton voile de brume au creux de l'océan  
Tu danses et balances comme une ballerine.

Sautant de vague en vague ma blanche licorne  
Libère de ses flancs quelques lambeaux d'écume.  
Allongé sur ton dos je mets cap au Cap-Horn  
Chevauchant dans les flots qui noient mon amertume.

Parfois si fatigué sur le pont je m'endors  
Bercé par la houle qui rythme mes soupirs.  
J'abandonne un instant entre tes mains mon sort.  
Monture infatigable tu sais mes désirs.

### *L’Affranchi*

Sur le miroir amer  
Glissera l’Affranchi  
Seul entre ciel et mer  
Entre deux infinis.  
J’affolerai les mouettes  
Pisserai dans la mer  
Me raserai la tête  
Montrerai mon derrière.

De Maracaibo  
Jusqu’à Mangareva  
De Paramaribo  
À Tétiaroa

Dansant sur la samba  
Le reggae, les tam-tam

De Rangoon à Cuba  
J'immolerai mon âme.

La musique à tue-tête  
Je jouerai au pirate  
Et je ferai la fête  
Avant que je démâte.

J'irai à Futuna  
Et aussi à Wallis.  
Passant par Nouméa  
M'arrêtant à Tunis.

Et je mettrai les voiles  
Pour une vie honnête.  
Je danserai à poil  
Au cœur de la tempête.

Salutaire voyage  
Amoureux solitaire  
J'irai à l'abordage  
De mille et une terres.

J'irai aux Canaries  
J'irai à Zanzibar  
Doublerai Conakry  
Jusqu'à la Pointe Noire.

Je mettrai dans mes yeux  
Le soleil, les étoiles.  
J'y mettrai le ciel bleu  
Et les lunes d'opale.

Par ma bouche béante  
J'avalerai le vent  
Les îles verdoyantes  
Et tous les océans.

Frôlant Acapulco  
J'échouerai à Lima.  
J'aimerai à Rio  
Et à Fortaleza.

Sur les rives du temps  
J'étancherai ma peine.

Le cul dans l'océan  
Je laverai ma haine.

Et je deviendrai saoul  
À force de soleil.  
Et je deviendrai fou  
Brûlé par trop de sel.

J'irai à Trinidad  
Et puis à La Havane.  
Passant par la Barbade  
Jusque vers la Guyane.

Et puis le jour viendra  
Je planterai ma quille  
À Bahia-Blanca  
Ou peu-être à Manille.

Je brûlerai mes voiles  
Pour ne plus repartir.  
Je viderai mes cales  
Pleines de souvenirs.

Dans le port de Shanghai  
Ou celui de Tokyo  
Sur un bout de corail  
Ou à Valparezo.

Assis sur le rivage  
Fatigué mais heureux  
J'attendrai d'être sage  
J'attendrai d'être vieux.

Et à l'heure fatale  
Le cœur plein de bagages  
Je hisserai les voiles  
Pour un dernier voyage.

### ***L'homo-barracuda***

Parfois quand j'en ai marre  
De tous ces rigolos  
Je largue les amarres  
Je laisse les ragots.

Je me tire en radeau  
Jusqu'à Bora-Bora.  
Depuis Pago-Pago  
Je pagaie aux Tonga.

Je chasse le mamba  
En plein cœur du Congo  
Et je file à Cuba  
Pour danser le mambo.

J'ai bouffé du boa  
Près du Rio Negro.  
Quand j'étais au Kenya  
Je chassais le rhino.

Je suis un baroudeur  
Homme au barracuda  
Tatoué sur le bras.

Et je rime, et je rame  
Au rythme du bongo.  
Sur le son des tam-tam  
Je file à Bamako.

Sur mon yacht en bambou  
J'ai fait la bamboula  
Filant vers Malibu  
Sur des airs de samba.

Sur mon fameux trois mâts  
Beau comme un albatros  
J'ai passé quatre mois

Près des Galápagos.

J'ai usé mes godasses  
Sur les ponts des bateaux  
Depuis les Bahamas  
Jusqu'à San Francisco.

Je suis un baroudeur  
Homme au barracuda  
Tatoué sur le bras.

Parfois j'ai dû manger  
Du ragoût d'bélouga  
Ou des maracudjas  
Chez les maharadjas

Dans la baie de Rio  
Je m'inondais le cœur  
De rythmes tropicaux  
D'enivrantes liqueurs.

Balayant mon passé  
À coup de maracas  
J'ai bien failli sombrer  
Dans la mer des Sargasses.

Je suis un baroudeur  
Homme au barracuda  
Tatoué sur le bras.

Aux îles des Antilles  
En heures exotiques  
J'ai aimé mille filles  
En messes érotiques.

Passant par Tahiti  
Au milieu de l'été  
Sur l'île Manihi  
J'ai peint des vahinés.

Révolté du Bounty  
Je me suis échoué

Sur de vrais paradis

Des îles de beauté.

Terres de volupté

Où les filles aimantes

Vous tressent des colliers

Faits de fleurs odorantes.

Je suis un baroudeur

Homme au barracuda

Tatoué sur le bras.

### *Lignes de vie*

Fumée de cigarette  
Ou cheveux de comète  
Qui jamais ne s'arrête  
De tomber de ma tête.  
Poussières de planètes.

Ces lignes et ces lignes  
Qui s'alignent malignes  
Sont le vin de ma vigne  
Et sont autant de signes  
Quand parfois je m'indigne.

Des lignes exotiques  
Aux courbes érotiques.  
Des lignes héroïques  
Souvent mélancoliques.

Parfois lignes critiques.

Ces lignes qui s'étirent  
Ils me faut les écrire  
Avant que je me tire  
Avant que je n'expire  
Dans un dernier soupir.

Et quand la lune éclaire  
J'aligne mes viscères  
En lignes sanguinaires.  
Des lignes et des vers  
Qui mènent aux enfers.

Ces lignes c'est mon vin.  
Et dans ces vers devins  
J'aperçois le destin  
D'un poète défunt.

### *Le rêve du marin*

Quelques lambeaux d'écume arrachés à la mer  
Déchirée par l'étrave du bateau blanchi  
Les voiles engrossées par un vent de folie  
Enlèvent le navire à son destin amer.

Une étoffe émeraude ondule sous la brise  
Pareille à la femme aux allures de serpent  
Comparable aux vagues de ce vert océan  
Douces dunes salées offertes à la bise.

L'homme rude frémît sous l'étreinte marine  
Le visage et le corps tout recouverts d'embruns.  
Soutenant son effort la barre au creux des mains  
Tenant ferme son cap tout en courbant l'échine.

Soudain sur l'horizon brusquement dévoilé  
Il aperçoit la terre, vaste puits de plaisirs.  
Abandonnant la mer pour un charnel désir  
Il cherchera là-bas une fille à aimer.

*Salomé*

Salomé au teint pâle  
Danse comme une flamme  
Ondule dans mon âme  
À la façon d'un voile.

Sorcière de Salem  
Dont les courbes de femme  
Sont celles d'une lame  
Couronnée d'un diadème.

Et le long de ton corps  
Pilier de marbre blanc  
J'aperçois deux serpents  
Portant un anneau d'or.

Et les lèvres de sang  
De cette bouche éclosé  
Sont une fraîche rose  
Au parfum envoûtant.

Sur le son des tambours  
Usant de mille charmes  
Comme on use des armes  
Elle sème l'amour.

Pour le prix de ta danse  
Superbe Salomé  
Tu pourrais exiger  
Des richesses immenses.

Mais ce que tu attends  
Comme unique paiement  
C'est la tête de Jean  
Sur un plateau d'argent.

### *Messes noires*

Prisonnier des colonnes  
De mon temple païen  
Le doux soleil d'automne  
Immole le matin.

Sur ce bout de corail  
Où trépasse le temps  
Se dresse mon sérapil  
Caressé par le vent.

Le long des nuits d'ébène  
Jusqu'au soleil levant  
De belles indigènes  
S'y attardent souvent.

Quand vient le crépuscule  
Leurs silhouettes noires  
Lascivement ondulent  
Sur mes piliers d'ivoire.

Caresses digitales  
Délicieux contours  
En messes vespérales  
Vous célébrez l'amour.

Érotique rituel  
Faméliques déesses  
Sacrifices sensuels  
Maléfiques prêtresses.

Et les ombres se mêlent  
En attendant le jour  
Étendues sur l'autel  
De soie et de velours.

Négresses aquarelles  
Aux courbes végétales

Aux prières charnelles.  
Déesses animales

Amoureusees princesses  
Aux baisers cannibales  
Qui mènent à l'ivresse  
D'une nuit tropicale.

### ***Le tatou de Loti***

J'étais parti pour le Pérou  
J'ai démâté à Tahiti.  
Envoûté aux Tuamotu  
J'ai pensé à Pierre Loti.

Sur mon petit bout de motu  
Perdu au milieu de l'été  
J'ai mis ma cabane bambou  
Et puis mon bout de vahiné.

Sur mon bras j'ai fait tatoué  
Une drôl' de bête un tatou.  
Quand toi mon tatou tu matais  
Moi je caressais ton matou.

Sur mon petit bout de rocaille  
Ma vahiné va toute nue  
Tripotant un bout de rocaille  
Dans le doux creux de sa main nue.

Et sur son sein mouillé d'écume  
J'aperçois une île, un téton  
Morceau de corail dans la brume  
Où ma bouche accoste à tâtons.

*Enfin libre ce soir...*

Enfin libre ce soir  
Je largue les amarres  
Et les vagues me saoulent  
Quand divague la houle.

Et mon cœur qui s'inonde  
D'une brise féconde  
Ivre d'éternité  
Ivre de Voie lactée.

Il se gonfle d'étoiles  
Comme gonflent les voiles  
Comme une femme enceinte  
Après l'amère étreinte.

Il se gonfle d'écume  
De soleil et d'embruns  
Oubliant l'amertume  
De ses âpres matins.

Et marin je m'éreinte  
Sous l'étreinte marine  
Aux caresses absinthe  
À l'halène saline.

Sur l'infini miroir  
Inondé de lumière  
Gigantesque lavoir  
Pour l'humaine misère

Vagabond sidéral  
Vagabond de la mer  
Je suis ivre d'étoiles  
Ivre de courants d'air.

Et mon âme catin  
S'est laissée engrosser

Par un vent de destin  
Balayant mon passé.

Et j'ai mis dans mon cœur  
Des morceaux de corail  
Une amère liqueur  
Au creux de mes entrailles.

Libéré mon esprit  
Parvenant à l'éveil  
Éclate comme un fruit  
Mûri par le soleil.

***F. M.***

Pour vaincre mon ennui  
Parfois je mets les voiles  
Voguant toute la nuit  
Sur l'onde tropicale.

Et mon âme se branche  
Électrique liaison.  
Acoustique avalanche  
Cérébrale lésion.

Et je change de plage  
En glissant sur les ondes.  
C'est un radioguidage  
D'oreilles vagabondes.

Lesenceintes balancent  
Et accouchent du sont  
Exotiques fréquences  
Musicale passion.

Quelques voix qui s'emmêlent  
S'étirent se déchirent.  
Des notes pèle mêle  
Et des éclats de rire.

Radio de la Méduse  
Guidée par les tam-tam  
Quand les ondes diffusent  
Des notes polygames.

Des noires et des blanches  
Ondulent sur la plage  
Qui dansent se déhanchent  
Sur des rythmes sauvages.

C'est le son d'un bongo,  
Le saxo de Manu,

De Manu Dibango  
Qui saxonne à mains nues.

Je me crois au Congo  
À Maracaibo  
Dansant sur un tango  
À Montevideo.

Dans la baie de Rio  
Ou près de Caracas  
Je devine un griot  
Qui joue des maracas

Je glisse d'heure en heure  
Tout en modulation  
Savourant le bonheur  
De ma navigation.

Sur de vagues musiques  
D'île en île j'accoste  
Marin polyphonique  
Toujours fidèle au poste.

Des noires et des rondes  
Qui inondent mes nuits.  
Des brunes et des blondes  
Qui trompent mon ennui.

Notes bleues outremer  
Nouvelles latitudes  
Solitude éphémère  
F. M. et mers du Sud.

### *Le goéland*

Le long de l'océan glisse le goéland  
Oiseau insouciant, indolent volatile  
Sur les flots miroitant tu voles d'île en île  
Rigoles et dégringoles comme un cerf-volant.

Porté par l'Alizée qui soulage ton vol  
Dans les soleils couchants, sous les lunes d'argent  
Toi goéland et moi, nous nous ressemblons tant !  
Magnifique oiseau blanc, à jamais mon idole.

Et quand cet ignorant sur toi pointa son arme  
Je t'ai lancé des pierres pour te faire fuir  
Mais tu n'as pas compris ce que j'ai voulu dire  
Et j'ai senti couler sur ma joue une larme.

J'ai vu sur ton plumage une tache de sang  
Une tache de cire, le sceau de la mort.  
Je t'ai suivi des yeux... oui tu volais encore  
Mais d'un vol douloureux au soleil déclinant.

Non ! cet homme assassin voleur de liberté  
Ne connaîtra jamais ton merveilleux secret.  
Avec toi il repose au fond de l'océan  
À l'abri du regard des hommes aveuglés.

### *Nuit africaine*

Dans la nuit africaine  
Sous les cieux en fusion  
Fusent les percussions  
Et les danses obscènes.

Mille corps qui ondulent  
Dans une transe folle  
Comme danse le sol  
Pendant la canicule.

Les âmes s'abandonnent  
Aux rythmes endiablés.  
Les corps sacrifiés  
Sous la lune frissonnent.

Sur des lambeaux de terre  
Les ombres des négresses  
Délient avec paresse  
Leurs courbes de panthères.

Terre mystérieuse  
Combien d'aventuriers  
As-tu ensorcelé  
Aphrodite charmeuse ?

Magique continent  
Combien de voyageurs  
Ont égaré leur cœur  
Sous tes soleils couchants ?

## *Empreintes*

Des empreintes de pas  
Des empreintes de toi  
Des empreintes du temps  
Délaissées par le vent.  
Des empreintes salées  
Des empreintes laissées  
Par les âmes lassées  
De nos corps enlacés.  
Quand les amours trépassent  
Comme des éphémères  
Laissant la trace amère  
D'un souvenir tenace.  
Traces d'incertitude  
Quand l'empreinte s'efface.  
Trace de solitude  
Sur un homme qui passe.

Empreintes de désir  
Sous l'étreinte des âmes.  
Stigmates du plaisir  
Sur le fil de la lame.

Empreinte d'une pierre  
Cicatrice fatale.  
Empreinte de lumières  
Ou blessure d'étoile.  
J'entends venir le temps  
Des affres de l'angoisse  
Des pleurs et des tourments  
Quand les hommes trépassent.

Une larme de feu  
Qui tombe dans la mer.  
Une larme de Dieu  
Au cœur rendu amer.

### ***Ivresse***

Comme on l'est de l'alcool  
Je suis ivre de vers  
Comme le rossignol  
J'entonne un nouvel air.

Il n'est point si ardu  
Que de parler en rimes.  
Nul besoin d'avoir bu  
Pour atteindre les cimes.

Simplement déployer  
De façon naturelle  
Les rimes et les pieds  
Comme l'oiseau ses ailes.

Mais comment les trouver ?  
Me diriez-vous, peut-être.  
Sachez les libérer  
Du tréfonds de votre être.

Depuis des temps sans âge  
S'y trouve la musique.  
Alors ouvrez la cage  
À l'oiseau poétique.

Regardez ses couleurs  
Et écoutez son chant.  
Il ravira les coeurs  
Et comblera les sens.

Au début maladroit  
La rime précieuse  
Souvent s'échappera  
Belle capricieuse.

Soyez un combattant  
Car l'enjeu est de taille

Et pour gagner son chant  
Il faut livrer bataille.

Car la rime est rebelle  
Pour qui veut l'obtenir  
Et pour garder la belle  
Il faut plus que séduire.

Beaucoup de prétendants  
Ont tenté mille choses  
Mais sont restés longtemps  
Prisonniers de la prose.

Après d'âpres combats  
Après mille revers  
La rime apparaîtra  
Toute vêtue de vers.

Toutes cousues d'amour  
Vos phrases chanteront  
À chaque heure du jour  
Et à chaque saison.

Au fond de vos pensées  
Comme un amour de femme  
La rime prendra pied  
Dévoilant tous ses charmes.

À chaque heure du jour  
Même au cœur de la nuit  
La poésie toujours  
Embellira la vie.

La poésie demeure  
Quels que soient les tourments.  
Jamais elle ne meure  
Jamais elle ne ment.

Et cette vie l'ami  
Sera comme un poème  
Qui jamais ne s'oublie  
Comme le blé qu'on sème.

### *Une saignée*

Il est des jours com' ça  
La rime ne vient pas.

Et puis on a beau faire  
Et puis on a beau dire  
Difficiles les vers !  
Pas facile d'écrire !

Je gribouille barbouille  
J'ai pas d'inspiration.  
Quand ma tête s'embrouille  
Ma plume tourne en rond.  
Drôle de ratatouille.

Allez ! Je continue  
Glissons vers l'inconnu.

Difficile d'écrire  
Bien plus que de mourir.

J'ai pourtant tant de choses  
À crier, à hurler.  
Je suis en overdose  
Mais je reste muet.

Et je raye des mots  
Et je viole des feuilles.  
À grands coups de stylo  
J'éventre des cercueils.

Souffrant de mille maux  
Sans pouvoir les écrire.  
Des démons et des mots  
Qui me font tant souffrir.

Exorciser la rime  
pouvoir enfin vomir.  
Arrêter de gémir  
Cesser d'être un infirme.

Je dis n’importe quoi.  
Pire encore, je l’écris.  
Mais je me fout des lois  
Qui tuent la poésie.

L’important c’est d’écrire  
De laisser une trace.  
Quelque chose à inscrire  
Avant que je trépasse.

N’importe quoi, un mot  
Une rime, une page.  
Quelque chose de beau...  
Quelque chose de sage...

Des lettres par milliers  
Tant de fleurs immortelles  
Aux couleurs éternelles  
Qu’on ne peut effacer.

Ma rime est malhabile  
Mais elle fait du bien.

En moi un mauvais vin  
Ma fait vomir ma bile.

Quelques morceaux de mots  
Tombent éparpillés.  
Au bout de mon stylo  
Des bouts de vers à pieds.

J'ai pas bu que de l'eau  
Je devrai lever l'pied  
Si je veux pas tomber  
Le nez dans l'caniveau.

Tant pis je continue  
Il faut que les mots sortent.  
La douleur est trop forte.  
Promis, je boirai plus !

Saoul de ma solitude  
Ivre de lassitude.  
Laissons nos certitudes  
Sous d'autres latitudes.

J'suis à fond dans mon trip.  
Je m'arrache les tripes  
Viscères et boyaux  
Tous mes vers et mes mots.

Cérébrale colique  
Thérapie poétique  
Corticale lésion  
Verbales déjections

Petite cigarette  
Je craque l'allumette.  
Une blonde légère  
Pour m'envoyer en vers.

Pendus à ma fumée  
Les mots vont s'envoler  
Montant en altitude  
Dans une multitude.

Plus vifs que la lumière  
Sur la valse légère

Ils s'en vont de la Terre  
Et de ses hémisphères.

Jaillissant de ma tête  
Comme autant de comètes.  
Fonçant sur des planètes  
Où viv' de drôl' de bêtes.

Passant la stratosphère  
Mes mots se font la malle  
Dépassant les étoiles  
Ils quittent l'univers.

Particules de lettre  
Molécules de phrases  
Dont sont faits tous les êtres  
Du sommet à la base.

Instant d'hésitation  
Le débit ralenti.  
Ligne haute tension  
La rime rejait.

Elle bout, généreuse  
Coulant de mes entrailles  
Sur ma langue fiévreuse  
La rime s'encanaille.

De mon âme entaillée  
Spirituelle saignée  
La rime ensanglantée  
Ne cesse de couler.

Comment cautériser  
Comment cicatriser  
Suturer cette plaie  
Si tu peux, s'il te plaît ?

Fusent les mots globine  
Je sens que les mots filent.  
De ma plaie assassine  
Mes idées se défilent.

J'ai planté mon stylo  
Dans mon artère aorte.

Particules de mots  
Rimes de toutes sortes.

Je voulais me saigner  
Je me suis pas loupé.  
Mon stylo incisif  
A atteint l'objectif.

À force de rimer  
Je m'en vais me vider.  
Exsangue je serai  
Sur le point de crever.

À cette hémorragie  
Qui peut m'être fatale  
Il me faut à tout prix  
Une rime vitale.

Et d'un geste précis...  
J'ose le point final.

Couverture : Image et composition

2026 © Sébastien Junca.

# *Les Oubliés*

Suivi de :

*La Vie rêvée*

*Éloge du renoncement*

*Poèmes de jeunesse*

Surtout se tenir loin. Loin de tout. Loin des autres. Tous ces fous, toute cette frénésie, tous ces bruits et cette fureur destructrice. Et puis écrire aussi sur son journal de bord. Ligne après ligne ; page après page amasser un trésor. Pas pour soi, mais pour les autres ; comme le naufragé avant de quitter son île laisse derrière lui les traces de son passage. Tout ce qu'il a pu construire, cultiver, défricher et comprendre un peu aussi. Tout ce qu'il a pu aussi amasser de beautés et de richesses. Laisser de la sorte derrière soi un trésor pour ceux qui, à leur tour, viendront peut-être s'échouer un jour, naufragés de la vie, naufragés volontaires jetés par la tempête d'une humanité prise de convulsions.

*Essayiste, poète, autodidacte épris de philosophie,*

*Sébastien Junca est l'auteur de treize ouvrages.*

*Tous sont disponibles en autoédition sur CoolLibri.com.*



CoolLibri.com